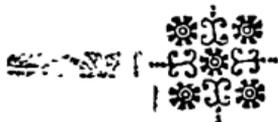


JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & mo-
derne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ;
de Nouvelles de la République des Lettres ; &
de diverses autres Particularités intéressantes
& curieuses , tant de Suisse , que des
Pais Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI.
SEPTEMBRE 1755.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

 
M D C C L V.





JOURNAL HELVETIQUE,

SEPTEMBRE 1755.



S U I T E

Du Discours sur la FLATERIE.*

VOUS avés souhaité, MONSIEUR, que nous nous entretenions d'un Vice qui vous choque extrêmement, c'est la *Flaterie*. J'ai tâché de vous satisfaire, en vous la caractérisant le mieux que j'ai su. J'ai indiqué les mauvais principes d'où elle part, & les effets funestes qu'elle produit. J'en ai fait voir la bassesse, la lâcheté, l'imposture. Le Flateur a été dépeint come manquant également de respect pour la Vérité & pour la Vertu. Mais pour se faire une juste idée de ce Vice, il faut l'envifager tel qu'il est dans les Cours des Princes. C'est là qu'on le voit dans toute sa diformité.

Je me suis engagé à le considérer encore
Q 2
sous

* Voyez le 1er, Disc. Journ. Helv. de Juillet p. 17.

fous ce point de vüe , il faut donc aquiter ma promesse. Mais vous jugés bien que la Cour des Souverains est un Pais que je n'ai guère fréquenté , & où je suis tout à fait étranger. Il faudra donc que je cherche quelque Guide , qui m'y conduise , & qui me fasse remarquer ce qui s'y passe ; après quoi j'essaierai de vous le rapporter à ma manière.

Voici l'idée que l'on m'a donnée de ce qui se passe dans la Cour d'un Prince , & dont je vai vous rendre raison. Les Grands Seigneurs sont ordinairement environés de Flateurs. La plûpart des Courtisans , dans la vüe de plaire à leur Maitre , ne s'embarassent pas si c'est aux dépens de la Vérité. Ils ne cherchent qu'à dire des choses qui agréent. Ils ne laissent passer aucune occasion de donner quelque louange au Prince , bien ou mal fondée. Ce sont des applaudissemens continuels. On relève , par exemple , tout ce que les Grands disent de plus médiocre. Les Flateurs savent y trouver des sens merveilleux , dont l'Auteur de cette pensée si vantée , ne se feroit jamais avisé. On comence donc par vanter les Princes du côté de l'Esprit. On travaille continuellement à leur persuader , qu'ils sont nés avec beaucoup de génie. Il n'est pas surprenant , après cela , si la plûpart des Grands ont une si haute opinion d'eux
mè

mêmes , s'ils s'imaginent avoir tout le bon sens en partage , s'ils ont tant de peine à écouter les autres , & s'ils décident sur toutes sortes de sujets , du même ton que de parfaits Connoisseurs.

Si quelques Princes paroissent si fort entêtés d'eux mêmes , s'il paroît visiblement qu'ils ne se connoissent guère , & s'ils oublient entièrement toutes les règles de la Modestie , il me semble que ce n'est pas tant eux , qu'il faut blâmer à cet égard , que ces lâches Flateurs qui admirent tout ce que dit un Prince. Qu'il prononce sur quelque matière , conformément au sens commun , le Courtisan répétera ce qu'aura dit son Maître come un mot des plus sententieux. Il l'embellira de quelques circonstances , pour le faire valoir. Les Flateurs travaillent donc continuellement à doner à un Prince une grande idée de sa pénétration & de son génie. - Le moïen de résister à une impression si agréable ?

Cependant un Prince , que l'on enyvre d'encens & que l'on trompe de cette manière , n'est pas tout à fait exempt de blâme. Un lâche Courtisan le loue excessivement , sur une pensée des plus comunes. Il est doux d'être loué & aplaudi sur quelque pensée que l'on vient de produire , mais il faut qu'elle ait quelque chose de remarquable.

Si l'on n'a rien dit que de trivial, coment goûter des éloges sur un sujet si mince? Il seroit donc de la dignité d'un Prince, de faire sentir aux Flateurs, qu'il n'est point dupe dans ces occasions. Il devoit marquer de l'indignation à ceux qui lui suposent une semblable crédulité, ou au moins leur marquer assez de mépris, pour leur ôter l'envie de lui doner dans la suite des louanges si mal appliquées.

Dans toutes les Cours, il se trouve des Flateurs, qui étudient les inclinations, les sentimens des Grands, pour pouvoir leur plaire & s'insinuer dans leur Esprit. Ils s'appliquent à conoitre l'humeur, le goût de ces Supérieurs, & fût-il des plus bizarres & des plus singuliers, on l'approuve, on le loue, on s'y acomode, & on le suit jusqu'à la Servitude.

Les fausses louanges que l'on done aux Princes du côté de l'Esprit, & de l'adresse, de même que sur leurs goûts, ne sont pas aussi dangereuses, que celles qu'on leur done sur le Chapitre des Mœurs. On flate leurs Passions, & même leurs Vices. On leur fournit les moyens de satisfaire leurs desirs criminels.

J'assistai un jour à une Instruction, qu'on donoit à un jeune Prince Allemand, que
fa

sa Naissance apelloit à être Souverain. Il s'agissoit de la Flaterie , & voici à peu près les sages Leçons , que l'Informateur donoit à son Elève.

„ Rien ne doit paroître plus odieux , que
 „ le caractère de ces Ames basses. Je sai
 „ bien , qu'ils plaisent à la Personne qu'ils
 „ flateent ; par leur souplesse , leur complai-
 „ sance , leur humeur acomodante. Ils sont
 „ toujours atentifs à dire des choses qui
 „ fassent plaisir. Mais , malgré ces beaux
 „ dehors , leur comerce est des plus funestes.
 „ Rien n'est plus dangereux que leurs ca-
 „resses. On les a comparées aux embrasse-
 „ mens d'un malheureux Pestiféré , qui
 „ voudroit nous serrer entre ses bras , & qui
 „ souffleroit dans nos veines le Venin mortel
 „ qu'il porte dans son sein. Il n'y a point là
 „ d'exagération. Ce n'est pas trop dire ,
 „ pour exprimer le mal que nous fait un Fla-
 „ teur qui nous séduit. Qu'est-ce qu'on
 „ pourra regarder come une Peste parmi les
 „ Homes , si ce n'est celui qui cherche à
 „ plaire à ceux qu'il flate , sans se soucier du
 „ préjudice qu'ils pourront en recevoir , qui
 „ justifie toutes leurs Passions , & qui leur
 „ applaudit dans leurs Dérèglemens ?

„ Vous plait il , *Mon Prince* , que nous
 „ suivions un peu en détail les mauvais

„ éfets que peut produire la Flaterie ? On
 „ travaillera avec foin , à l'éducation d'un
 „ jeune Seigneur. D'habiles Gens donneront
 „ tous leurs foins à lui former l'Efprit & le
 „ Cœur. Un Flateur , qui voudra s'infinuet
 „ dans l'Efprit du jeune Prince , le louera
 „ excéffivement fur les progrès qu'il a déjà
 „ faits. S'il voit son ardeur pour l'Etude un
 „ peu ralentie , il lui dira qu'il en fait affez ,
 „ qu'il faut laiffer le refte aux Savans de pro-
 „ feffion , que le Bon Sens naturel , dont il
 „ eft pourvû fi avantageufement , lui tiendra
 „ lieu de Logique &c. Il n'a que faire de fe
 „ doner d'avantage de peine. Le voila un
 „ Prince acompli.

„ C'eft ainfi que le Flateur nourrit , & la
 „ Vanité & l'Amour du repos, de l'aife, dans
 „ ce jeune Seigneur. Qu'un fage Gouver-
 „ neur , véritablement ataché à fon Maître,
 „ vienne après cela effaier de remettre les cho-
 „ fes dans la régle, qu'il exige de la ponctuali-
 „ té dans les Exercices , qu'il done d'excel-
 „ lens Avis fur la néceffité de profiter du
 „ tems dans la Jeunefse , on ne l'écoute qu'a-
 „ vec peine. On le regarde come une Home
 „ difficile & auftere , qui demande trop de
 „ ceux chez qui la Naiffance peut affez rem-
 „ placer le mérite. Il ne faut donc qu'une
 „ femblable Flaterie pour arrêter tous les
 „ progrès de l'Education.

Je lisois dernièrement dans le *Patriote de Milord Bolinbrok*, une Réflexion qui mérite de trouver ici sa place. Il dit, que bien loin d'être surpris qu'il paroisse dans le Monde, un si grand nombre de Rois, incapables & indignes de gouverner les Homes, il s'est presque étonné, qu'il y en eut quelqu'un de suportable, quand il a considéré la Flaterie qui les assiége dès le Berceau, & le but de toutes les fausses notions qu'on leur donne, & qui sont des suites des vûes interessées des Courtisans. On les élève d'une manière à se regarder comé une Espèce distincte; aussi superieure aux autres Homes, que ceux-ci le sont aux Animaux*.

L'Eloquent *Flécbier* écrit aussi parfaitement bien comment on inspire de l'orgueil aux Princes. „ A peine comencent ils à vivre,
 „ dit-il, qu'ils sentent déjà qu'ils sont nés pour
 „ comander. Les soumissions de ceux qui
 „ les servent, l'éclat de la Fortune qui les
 „ environne, tout leur inspire la Vanité,
 „ avant même qu'ils soient en âge de la conoi-
 „ tre. A mesure qu'ils croissent, les respects
 „ & la complaisance croissent pour eux. On
 „ déguise leurs Vices, on grossit leurs Ver-
 „ tus, on fait gloire d'imiter jusqu'à leurs
 „ défauts; on ne s'étudie qu'à leur plaire,
 „ on

* Le Patriote p. 98.

- » on ne les écoute que pour leur applaudir ;
- » on ne leur parle que pour faire leur Pané-
- » girique.

Nous avons un *Traité de Plutarque sur la différence qu'il y a entre un Flateur & un Ami*. On y trouve un bon mot d'un Ancien , qui disoit que le Manége est la seule chose où les jeunes Princes n'ont rien à craindre de la Flaterie. Leurs autres Maîtres , assez souvent, leur attribuent de bones qualités qu'ils n'ont point. Ceux qui lutent avec eux se laissent tomber à dessein. Mais un Cheval renverse par terre sans distinction de Pauvre ou de Riche , de Sujet ou de Souverain , tous les Mal-adroits qui le montent.

Pour achever le Portrait des Flateurs , disons, que ces Pestes de la Cour bercent un jeune Seigneur, de cent qualités qu'il n'a pas, ils fortifient sa présomtion , & l'entretiennent dans toute sa mediocrité. Ils l'acoutument à se regarder come le Centre où doivent aboutir toutes les distinctions. Ils trouvent le secret de lui donner des préventions contre les Persones du plus grand mérite. Quand ils se sont ainsi emparés de son Esprit , ils s'engraissent de ses profusions , & lui inspirent de la dureté pour ses Sujets , qu'il ne se fait point de peine d'acabler d'Impots.

Il seroit bien à souhaiter que les Princes

conussent les mauvais éfets de la Flaterie , & qu'ils s'en défiaffent. Ils devroient se dire , que ceux qui affectent toûjours de les louer , qui les applaudissent continuellement , veulent leur imposer & abuser de leur crédulité. Ils devroient regarder ces discours flateurs come des témoignages fort équivoques d'estime & d'admiration , qui ne sont dictés , le plus souvent , que par des vûes basses & intéressées.

Mais on peut envisager , d'un côté moins odieux les louanges que l'on done quelque fois aux Princes. St. *Augustin* dit , que souvent les Eloges que les Orateurs donent aux Princes , sont des Leçons indirectes qu'ils leur font. En leur attribuant des qualités qu'ils n'ont pas , ils veulent leur marquer ce qu'ils devroient être & leur indiquer les Vertus qui leur conviendroient. C'est la pensée que doivent avoir les Grands lors qu'on les loue. C'est une manière envelopée de les avertir de remplir leurs devoirs & leurs obligations. La pensée , qui devoit naturellement leur venir dans l'Esprit , c'est que leurs Sujets n'osant pas les reprendre de leurs défauts , leur attribuent , dans une Epitre dédicatoire , ou dans quelque Harangue qu'on leur adresse les qualités oposées. Ils doivent considerer , que le respect qu'on a pour eux oblige à ce détour , & que les Orateurs , ne leur mettent de-

devant les yeux les Vertus de leur état & de leur condition , que pour les exciter à faire des efforts pour les aquérir.

Je viens de parler des Epitres dédicatoires, que les Auteurs mettent à la tête de leurs Ouvrages. C'est là que la Flaterie se donne le plus d'effor. On dédie ordinairement un Livre à quelque Personne de qualité. C'est là qu'un Auteur ne loüe son Héros , que par des exclamations. Il est extasié des Vertus de son Patron , & il se récrie sur le prodige de ses Talens. Dans la Dédicace d'un Livre les plus médiocres Qualités sont traitées de sublimes & d'éminentes, le Mérite le plus obscur est égalé au plus éclatant. Voici, *Monsieur*, un trait assez singulier, & propre à nous montrer le cas que l'on doit faire de ces fortes d'Eloges. Le Père *Buſier* Jésuite, dans un de ses Ouvrages, a mis à la tête une Epitre Dédicatoire fort fiateuse. Dans le milieu du Livre, on trouve un Chapitre avec ce titre qui peut servir de correctif à la Dédicace, *Qu'il faut prendre au rabais les Eloges que l'on nous donne dans un Panégirique, dans une Epitre Dédicatoire &c.* Et cela conformément à une espèce de Proverbe fort usité. Quand on veut désigner un insigne menteur, on dit comunément, *qu'il ment come une Oraison funèbre, ou come une Epitre dédicatoire.*

Difons aussi un mot de ces Oraisons funè-

bres. Voici le jugement qu'en a porté un habile Prélat dans un de ses Sermons imprimés, il n'y a pas long-tems. „ Jusqu'au de
 „ là du Tombeau, dit il, la Chaire de Vé-
 „ rité ne rétentit elle pas quelquefois de ces
 „ Eloges flatteurs, où pour louer un Héros
 „ profane, & pour l'habiller en Chrétien
 „ après sa mort, un Orateur Chrétien ne
 „ rougit pas de recourir à tous les détours du
 „ Mensonge, & de faire trophée devant les
 „ Homes, des mêmes Actions, qui auront
 „ peut être été jugées abominables devant
 „ Dieu ?

Cette Réflexion n'est que trop fondée. Un Home de qualité sera mort au milieu des scandales d'une Vie criminelle; il n'a donc aucune marque de repentir; n'importe, on ne laisse pas de le louer dans son Oraison funèbre.

La bone foi veut que nous avouions, que notre País n'est pas tout à fait exempt de ce défaut. Il y a quelques endroits de la Suisse où les Oraisons funèbres sont en usage. Elles occasionent bien des Mensonges dangereux pour les bones Mœurs. Il me semble que Mr. OSTERVOLD, dans ses *Sources de la Corruption*, a ataqué vivement cet abus, & je vous y renvoie.

Si les Oraisons funèbres des Souverains les exaltent, & peuvent imposer par là à la

Postérité, il faut reconnoître cependant, que dans d'autres occasions, on ne laisse pas de parler assez librement d'eux après leur mort, & de les faire connoître tels qu'ils ont été. Jamais Prince n'a été autant exalté pendant sa vie que LOUIS XIV. Ses Panégyristes ont poussé la Flaterie jusqu'au plus haut degré. Cependant après sa mort on en a vû en France plusieurs Portraits assez au naturel, c'est à dire fort au rabais. En conséquence de cet usage, & sur tout habitant un Pais libre, je puis bien toucher ici un Défaut de ce Prince, qui a beaucoup de rapport à ma Matière, après avoir reconnu d'ailleurs que son Règne a été des plus glorieux.

LOUIS XIV. avoit la foiblesse d'aimer excessivement la loüange, les Eloges les plus flatteurs ont toujours été de son goût. Aussi pour lui faire sa Cour chacun s'évertuoit à imaginer les Flateries les plus outrées. Je vai, *Monsieur*, vous en doner quelques exemples.

L'éducation de ce Prince avoit été fort négligée du côté des Sciences. Il est bien prouvé qu'il n'entendoit point du tout le Latin. Mr. de Valincourt, à la reception du Cardinal de Fleuri à l'Academie Française, en fit un aveu autentique, & prit occasion de là d'exhorter le Récipiendaire, Précepteur du

du jeune Roi à lui mieux enseigner le Latin, que l'on ne l'avoit fait pour son Bifaieul. Cependant la Flaterie essaïa de persuader à *Louis XIV* qu'il étoit bon Humaniste. On voit, dans le Colége des Jésuites de *Lion* le *I. Livre des Comentaires de César, sur la Guerre des Suisses*, traduit par *LOUIS LE GRAND*, in folio avec figures. On le montre come un Livre rare & curieux. L'Édition est unique. Ne pourroions nous point, *Monsieur*, apliquer ici la Remarque que j'ai faite précédemment, que si l'amour propre ne nous aveugloit pas, & si nous avions un peu de délicatesse, nous devrions regarder come des Ironies & des Contre-vérités, des Flateries aussi outrées que celle là.

Le Père *Coronelli* fit deux beaux Globes, pour ce Prince. Ils étoient autrefois à *Marli*, & on les voit présentement au *Louvre*. Ils sont d'une grandeur extraordinaire. Sur le Globe terrestre on lit un Distique, dont voici le sens; *Quelle idée ne devons nous pas avoir de la puissance de nôtre Roi, puis que du bout du doigt, il peut remuer toute la Terre!* *. Voici ce qu'a voulu dire le bon Père, c'est que son Globe, malgré sa grandeur énorme, est si bien suspendu, que pour le faire tourner,

* *Inclita Gallorum proh quanta potentia Regis!
En digito Cœli volvit & orbis opus.*

le Roi n'aura besoin que de le toucher du bout du doigt, Pour faire sentir le ridicule de cette Flaterie, je vous prie, *Monsieur*, de faire cette petite Remarque, c'est que le dernier des Marmitons de la Cuisine du Roi, avoit à cet égard le même pouvoir que son Maître. Il pouvoit du doigt seul remuer le Ciel & la Terre. L'Horison de ce Globe marque tous les jours de l'Année, & le Roi pouvoit y voir chacune de ses Conquêtes marquées à sa date.

J'étois à Paris l'Année que *Louis XIV* mourut. Etant allé voir *Versailles*, on me fit remarquer au bout de la petite Galerie, auprès d'une grande fenêtre au Midi, un beau Cadran Horizontal, sur une grande Table d'ardoise. Il étoit extrêmement orné, & portoit ce titre pompeux en Lettres d'or, PARALLELE ROIAL DES CONQUETES DE LOUIS LE GRAND. Vous savés, *Monsieur*, que je suis depuis long-tems initié dans la Gnomonique, Je donai quelque attention à ce Cadran qui étoit fort bien fait, mais je ne comprenois pas coment on lui faisoit annoncer les Conquêtes du Roi. Je ne vois aucune raport entre un Cadran solaire & des Victoires. J'étois conduit par un de mes Compatriotes transplanté à *Paris*, Home d'esprit, & fort entendu dans les beaux Arts. Je lui marquai mon embarras & je le

priai de m'expliquer cette Enigme. *Je n'en ai pas la Clé non plus que vous*, me répondit-il; *La seule explication que je puis vous donner*, ajouta-t. il tout bas, *c'est que tout est bon pour nôtre Roi, pourvu qu'on le loïe. Qu'une loïange soit fine ou grossière, qu'elle soit bien ou mal placée, il gobe tout également. Il n'y est point difficile.* Enfin après un peu plus d'examen, nous découvrîmes, que dans une large bordure qui environne le Cadran, on a gravé au bout de chaque ligne horaire, la prise de quelque Ville. Sur huit heures, par exemple, on lit, *La Prise de Dole*, tel jour & telle année. Et cette Inscription aboutissant à la ligne horaire de huit heures, indique, que c'est à cette heure là que la Place fut emportée. Sur les autres heures on voit de même la prise de quelque Ville. Nous concluâmes que toutes ces Conquêtes auroient été mieux placées dans un Almanac Historique ou dans les *Etrênes Mignonnes*, que sur un Cadran Solaire. Quand je le consulte, c'est pour savoir quelle heure il est, & non pour apprendre à quelle heure le Roi prit autrefois *Dole* ou *Strasbourg*. Mais il s'agissoit de flater ce Monarque, & on y avoit réussi.

Autre Flaterie où il y a aussi peu de goût. L'Abé de *Viliers* s'est moqué de quelques Théologiens, qui aiant voulu faire quelque

chose qui marquat leur zèle pour le Roi , firent imprimer des Thèses , dont chaque position començoit par LUDOVICUS MAGNUS.

Ce Prince qui n'entendoit ni le Latin ni la Théologie ne vit pas ces Thèses. Il y auroit de l'injustice à les mettre sur son compte. Mais on ne peut pas dire la même chose des Prologues des Opéra , chantés aux yeux de ce Prince même , & qu'on assure qu'il répétoit quelquefois lui même. Qu'est-ce que l'Idolatrie Paienne a pû dire de plus fort , pour flater les Princes qu'elle mettoit au rang des Dieux , que ces expressions outrées si communes dans les Oeuures de *Quinont* ?

Il est digne de nos Autels.

*Son Tonnerre inspire l'éfroi ,
Dans le tems même qu'il repose.*

Coment excuser ces Panégiristes , qui ont doné à ce Prince des Eloges si outrées , & qui ont eû la hardiesse de mettre ses prétendües Vertus ou sa Puissance avec les plus augustes attributs de la Divinité. Il est affligeant qu'un Auteur aussi judicieux d'ailleurs , que *Barbier Daucourt* , ait doné lieu à ce reproche. Il vous est sans doute connu , *Monsieur* , par son excellente Critique , qui a pour titre , *Sentimens de Cléante sur les Entretiens d'Ariste & d'Eugène du P. Bouhours*. Ce Bel-Esprit a eû la foiblesse de placer son

Prince au niveau de Dieu même. Il fut reçu à l'Académie Française l'an 1683. Le Roi venoit de prendre *Strasbourg*. Voici comment il s'exprima là dessus dans son Compliment à l'Académie. LOUIS a dit, que *Strasbourg se soumette, & Strasbourg s'est soumis. Puissance plus qu'humaine, & qui ne peut être comparée qu'à celle qui en créant le Monde, a dit, Que la Lumière soit faite, & la Lumière fut faite**. Peut-on retenir son indignation, en entendant cette Faterie impie & blasphématoire?

Vous jugés bien, *Monsieur*, que les Panégiristes ne se seroient pas portés à de semblables excès s'ils n'avoient pas sù, que la Flaterie la plus outrée ne déplaisoit pas au Monarque. Afin qu'on ne m'accuse pas d'avoir exagéré cette foiblesse de *Louis XIV.* je vai finir par deux petits traits de modestie dont on lui a fait honneur. J'ai lû quelque part, que ce Prince demanda un jour à un Membre de l'Académie Française, quel sujet ils avoient doné pour le Prix qu'on devoit distribuer l'Année suivante. L'Académicien lui répondit, que c'étoit cette Question, *Laquelle des Vertus de S. M. mérite le plus nôtre admiration?* Le Roi marqua qu'il

R 2

sou-

* Recueil des Harangues aux réceptions à l'Académie. Mr. *Dancourt* y fut reçu le 19. Novembre 1683.

fouhaitoit que l'on choisit un autre Sujet. On voit encore dans le *Comentaire de Brossette sur les Oeuvres de Despréaux*, que ce Poète aiant lû à Louis XIV. Sa Ire. Epitre, ce Prince en parut fort satisfait, sur tout de la fin. *Voilà qui est très beau, dit-il, Voilà qui est admirable. Je vous loüerois d'avantage si vous ne m'y aviez pas tant loüé.*

Si ce Prince n'avoit été sensible qu'à des loüanges aussi bien tournées que celles-là, la Critique ne trouveroit rien à mordre; mais indépendamment du tour fin & délicat, il aimoit extrêmement à être loué, & come me le disoit mon Ami dans la petite Galerie de Versailles, *ce Prince n'y étoit point difficile.* Il n'y avoit qu'à ne pas épargner les Superlatifs, & les Epitètes les plus ronflantes; il n'y avoit, sans tant de détours, qu'à le mettre d'abord au dessus de l'Humain, & l'on pouvoit s'affurer d'être bien reçu. Il auroit été digne de lui de marquer un peu plus de discernement dans les Elòges qu'on lui prodiguoit. Il auroit été véritablement LOUIS LE GRAND, si on l'eût vû mépriser les basses Flateries dont on le berçoit si souvent. Ce noble mépris marque plus que toute autre chose de la Grandeur d'Ame. Un Prince s'élève véritablement, quand il fait se moquer de ces Esprits rampans, qui exaltent
trop

trop sa grandeur & sa puissance. L'Histoire nous a montré plusieurs Princes par ce côté avantageux. Je vai vous en rapporter quelques exemples, que je ne doute pas qui ne vous fassent plaisir.

Je dois mettre à la tête un beau Trait qu'on nous a conservé de CANUT I. ancien Roi d'Angleterre. Voici coment il s'y prit pour repousser la Flaterie de ses Courtisans. Il étoit sur le bord de la Mer lors que l'un d'eux lui dona le titre de *Roi des Rois*, de *Maitre de la Mer & de la Terre*. Ce Prince sans rien répondre plia son Manteau, & s'assit dessus, Ensuite voiant venir le flux, *La Terre où je suis est à moi*, dit il en s'adressant à la Mer, & *toi même es soumise à ma Domination. Je te comande de n'avancer pas plus, & de respecter les piez de ton Maitre*: Cet Ordre n'empêcha pas que le flot ne mouillât les Habits & les piez du Monarque. *Vous voies*, dit il alors à ceux qui l'accompagnoient, *Vous voies coment je suis Maitrè de la Mer*. Il finit par cette sage Leçon, que le titre de *Maitre de la Mer & de la Terre*, *devoit être réservé à Dieu seul*.

CHARLES II. autre Roi d'Angleterre, critiqua un jour fort finement les Flateries de ses Courtisans. Il se servit pour cela de l'Emblème des Chiens. Un jour qu'il s'entretenoit familièrement avec quelqu'un de ses

Gentils-Hômes , le Discours tomba sur les Chiens. Un de ses Courtisans mit en question, quelle espèce mérite la préférence. Tout le Monde fût d'avis que c'est l'*Epagneul* ou le *Levrier*. Le Roi se déclara hautement pour le *Levrier*, parce dit il, qu'il avoit tout le bon naturel de l'autre, sans en avoir la *Flaterie*. Satire assez fine des Flateurs de sa Cour.

VICTOR AMEDE'E, Roi de Sardaigne, s'est aussi distingué de ce côté là. Ce Prince n'ayant encore que treize ans, ses Courtisans le louoient d'avoir bien fait quelque chose, dont lui même n'étoit pas content. Il répondit en se moquant d'eux, *Les Princes sont toujours bien tout ce qu'ils font* *. Il seroit à souhaiter que les Souverains donassent souvent de semblables mortifications aux Flateurs.

Il ya environ vingt ans, que l'on publia dans quelque Ouvrage Périodique, une Ode contre la Flaterie. Je doute Monsieur, qu'elle vous soit connue. En tout cas, je suis fondé à croire que vous en verrés ici quelques strophes avec plaisir.

LA FLATERIE

O D E

PLein de cette noble furie,
Qu'*Horace* sentit autre fois,

Contre

* I Principi finno sempre tutto bene. *Baile Ré-
v. des Lettres. T. II. p. 271.*

Contre la basse Flaterie ,
 Aujourd'hui j'éleve ma voix ;
 Tremblez Sujets de la perfide ,
 Le Dieu qui m'anime & me guide ,
 Dans mes mains a mis son pinceau ;
 Je vais par des traits pleins de flames ,
 De l'imposture de vos Ames ,
 Immortaliser le Tableau.

Loin de moi , Troupe abominable ,
 Dont l'Univers est infecté ;
 Du Monstre le plus éfroiable ;
 Je crains moins la férocité.
 Contre sa meurtriere rage ,
 On peut apporter un Courage ,
 Un Bras qui triomphe en Vainqueur ;
 Mais contre vous , on est sans Armes ;
 Vos Mensonges ont tant de charmes ,
 Que l'on n'en peut sauver son Cœur.

O vous redoutables Monarques ,
 Images vivantes des Dieux ,
 Montrez vous par d'illustres marques ,
 Dignes d'un Nom si glorieux .
 Vos Palais seroient-ils l'azile
 D'une Troupe infame & servile
 D'Admirateurs de vos défauts ?
 Trop heureux celui qui gouverne ,
 Quand du haut du Trône il discerne ,
 Les vrais honeurs d'avec les faux !

Tels que les trompeuses Sirènes ,
 Dont les Chants sont faits pour toucher ,
 Donent sur les liquides Plaines ,
 Le trépas au foible Nocher ;
 Tels des Flateurs les traits funestes ,
 Dans des Ames toutes célestes ,

Font couler leur fatal poison ;
 ROIS , imitez le sage *Ulysse* ;
 Il triompha de leur malice ,
 Par le flambeau de la Raison.

Ainsi jaloux de vôtre gloire ,
 N'écoutez que la Vérité ;
 Elle rendra vôtre mémoire
 Plus chère à la Postérité ;
 Méprifez ces Langues maudites ,
 Qui savent peindre les *Thersites* ,
 Avec les couleurs des *Héros* ;
 Et malgré la *Parque* , elle même ,
 Vous porerez le *Diadème*
 Jusques dans le sein des *Tombeaux*.





L E T T R E

*A l'Auteur de l'Examen de la Version du
Psaume LVIII. inseré Journ. Helv. de Juillet
1755. p. 75.*

MONSIEUR

TOUTE personne, qui publie une nouvelle
Version de quelque endroit de l'Écriture
Sainte, peut & doit s'attendre à la voir criti-
quer. Je ne suis donc point surpris, que vous
aiez pris la plume, pour défendre vos Idées
Théologiques & Masorétiques, & pour me
censurer. Cependant, puisque vous avouez
que *vous avez toujours regardé ce Psaume,*
come un des Morceaux difficiles de l'Écriture
sainte, & que vous n'avez encore rien vu de
bien satisfaisant la dessus, ne semble t'il pas
que cette raison seule, dans la supposition
même que je me fusse trompé, auroit pu vous
engager à me traiter au moins chrétièment,
avec un peu de suport & d'indulgence, si
vous me jugiez indigne des égards de vôtre
politesse?

Vous demandez d'abord *de quelle autorité*
je fais de ce Psaume un Morceau Prophétique?
Prenez seulement la peine d'en lire le dernier
Verset

Verfet , & vous verrez que c'est de l'autorité du Psalmiste , & non de la mienne. Ne finit-il pas par ces mots manifestement prophétiques ? *Alors les Hommes diront : Il est certain que le juste retire du fruit de sa probité , il est certain qu'il y a des Dieux, qui exercent leur jugement sur la Terre.*

T'auroit-il, dites vous, ensuite quelque inconvénient à regarder les premières paroles du Psaume, come l'indication de l'Air, sur lequel il devoit être chanté. Je n'y en tronverois aucun, si l'on nous le notoit en Musique. J'y trouverois même du plaisir, si par le charme de vôtre voix, vous daigniez nous faire entendre cet Air, inconnu aux Juifs mêmes, qui devoient pourtant l'avoir appris de leurs Pères.

Vous reconnoissez à la page 83 que *le même ton menaçant régné dans tout ce Psaume.* Devez vous donc trouver étrange, qu'au lieu de traduire come vous, *Ne perds pas, j'aie traduit: Tu perdras-ô Dieu, les Méchans.* Ne cherchons pas des correctifs, qui fassent de ce divin Cantique un assemblage de Contradictions. Que le commencement réponde, je vous prie, à la fin, & la fin au commencement.

Ne conviendrez vous pas avec moi, *Monsieur*, qu'il faut s'attendre à trouver dans les pré-

premiers Versets d'un Psaume, quelque chose qui nous en manifeste le dessein, qui nous place, pour ainsi dire, à l'ouverture de la Scène, & qui come une Bouffole serve à nous orienter? N'est-ce pas suivant ce principe, que vous regardez le Verset 2. de nôtre Psaume, come une *Plainte de David contre des Juges iniques, à qui il témoigne son mépris, par des expressions que vous rendez ainsi: Gens de l'Assemblée, ou pour mieux dire, Petite Assemblée, & Fils des Homes, ou ce qui est la même chose, Gens du comun, la lie du Peuple?* Pour moi, qui fais, que les Prophètes * nous désignent très souvent, sous le nom d'Edom & d'Esau le grand Ennemi de l'Israël mistique, c'est à dire de l'Eglise Chrétienne fidèle, je vois que dans ce Verset le Psalmiste s'adresse à des Juges qu'il caractérise parfaitement, en les représentant come des *Enfans du nouvel Edom*, c'est à dire come des Gens qui viennent de reconoitre l'Antechrist pour leur Père spirituel, pour leur Docteur, prononçant en sa faveur les Arrêts les plus injustes, & condanant ceux qui veulent ramener les autres Homes à la droiture, dont ils se sont détournés. Au reste, à qui persuaderez vous que *l'ordre de se taire* soit une phrase toute

frat-

* Voyez Ki. XXXIV. & LXIII. Jer. XLIX.
 21. avec la Prophétie d'Abdias, &c.

françoise , qu'une expression si naturelle ne soit pas d'usage dans toutes les Langues ? Quand le Sanhédrin défendoit avec de grandes menaces aux Apôtres , d'enseigner au Nom de JESUS , ne leur ordonoit-il pas de se taire ? Mais avec la pénétration dont vous êtes doué , pourquoi , aiant bien compris ma pensée , feignez vous de la prendre de travers ? N'y a-t-il pas un peu de malice à m'attribuer le ridicule dessein de *faire venir des Enfans d'Edom* proprement ainsi nommez , *pour exercer la Justice en Judée.*

Après avoir reconu que le Prophète s'adresse aux Enfans de *l'Edom* selon l'Esprit , coment le Verset 4 m'auroit-il doné de la peine. Pour vous , *Monsieur* , vous avez pris celle de changer ces mots de l'Original *Méchans, ils sont devenus étrangers à l'égard de la matrice* en ceux ci : Ce sont des *Méchans qui se sont écartez dès la matrice.* Pourquoi ne conservezvous pas le sens propre du Verbe *Zorron*, que les Auteurs des Dictionnaires Hébreux traduisent en Latin *abalienati sunt*, c'est à dire *ils sont devenus étrangers.* Pourquoi mettez vous en caractère italique le pronom relatif *qui* , que vous suppléez sans nécessité ? Vous voulez que dans le Psaume LI. *David* détestant son crime , se reproche tous les péchés qu'il a comis dès sa plus tendre jeunesse ;
mais

mais quand il dit : *Voilà j'ai été formé dans l'iniquité & ma Mère m'a conçu dans le péché*, veut il dire autre chose si non „ Il est vrai „ que né d'un Père & d'une Mère sujets à „ comettre l'iniquité, j'ai reçu d'eux une nature péchéresse? Ne confirme-til pas ce sens lors qu'il continuè en ces mots, *mais il est vrai aussi que tu agrées la sincérité du cœur & que tu m'avois fait conoitre intérieurement la Sagesse?* Quand vous reconnoissez que les paroles préférans le mensonge favorisent mon explication, je vous tiendrois compte de cet aveu, si vous n'ajoutiez pas aussi-tôt, que *chacun sait; que dans le stile des Auteurs sacrés, le mensonge ne signifie guères l'erreur de l'Esprit; mais plutôt celle du cœur, le Vice, l'attachement aux Vanités du Monde.* A ce compte là, quand St. Paul écrivant aux *Thessaloniens*, leur prédit, que Dieu enverra aux mauvais Chrétiens *qui doivent perir, une puissance active & propre à les jeter dans l'erreur; de sorte qu'ils ajouteront foi au mensonge*, cela ne signifieroit pas que cette Puissance leur fera recevoir une Doctrine erronée. Daignez m'excuser, si dans cet endroit & ailleurs, je m'en tiens au sens propre du mot *mensonge*, plutôt qu'à votre explication.

Nous voici parvenus, dites vous, au fort de la Bataille, & vous ne craignez pas de
sou-

soutenir, que les Versets 5. & 6. que j'ai traduits : *Ils ont désiré passionément l'Aspic Machinateur. Il fermera son oreille à celui qui n'aura fait aucune attention à la voix de ceux qui parloient bas contre l'Enchanteur devenu habile dans les enchantemens*, ont été mieux rendus par nos Interprètes, en ces mots : *Ils sont come l'Aspic sourd, qui ferme son oreille, qui n'écoute point la voix des Enchanteurs, du Charmeur habile à user de charmes.* Mais vôtres Verbe *Ils sont*, & vôtres premier relatif *qui*, se lisent-ils dans le Texte Original ? Y a t-il quelque nécessité de suplécir ces mots ? D'ailleurs coment un *Aspic sourd* pourroit-il écouter ? Quel besoin a-t-il de fermer son oreille, dont il ne sauroit rien entendre ? Pourriez vous me produire quelque Passage du Vieux Testament, où le participe dont nos Versions ont fait *des Enchanteurs* signifie autre chose que *des Gens qui parlent bas* ? Vous voulez encore nous faire croire, que *David parle ici dans le préjugé du Peuple. Selon vous rien de plus réel que ce préjugé. St. Jérôme, les Rabins nous en parlent.* Voila vraiment de belles Autorités, pour mettre un Langage erroné dans la bouche du Roi Prophète ! Pourriez vous sans rougir, nier, que cette comparaison suposat vrai un fait, dont vous reconnoissez la fausseté, savoir
qu'il

qu'il étoit des Serpens assez malins , pour éviter les embuches qu'on tendoit à leur vie , par le moïen des sons , en rendant leurs oreilles inaccessible à ce bruit ? Vous me faites rire avec vôtre Daguech dans le Caph ? Vîtes vous jamais un seul Daguech dans les Bibles sans points ? Quelque prévenu que vous soiez en faveur de l'Ecole de Tiberiade , vous sentirez sans doute que dans le mot KKémo de sa façon , la prononciation de la consone K redoublée devant elle même , seroit pénible à la bouche , & désagréable à l'oreille , pour ne pas dire impossible. N'est-ce pas pour le plaisir de disputer , que vous aimeriez autant l'Aspic sourd qui se bouche les oreilles , que l'Aspic qui forme des complots ? Il entend bien peu ses intérêts , ajoutez vous , de fermer son oreille à ceux qui refusent d'écouter celui qui parle en faveur de la Vérité , lesquels sont sans doute ennemis de la Vérité , par conséquent Amis de l'Aspic Machinateur ? Ne pourriez vous pas , avec autant de raison , dire que les Romains entendirent bien peu leurs intérêts , de ruiner la République des Juifs , après que le Sanhédrin , pour ne pas s'exposer à leur épée , eût fait mourir nôtre Seigneur , come un Ennemi de César ? Dieu ne châtie-t-il pas très-souvent les Violateurs de ses Loix , par les Puissances mêmes en faveur de qui ils les ont vio-

violées ? Et n'est-ce pas dans l'accomplissement d'une telle prédiction, contraire à toutes les apparences humaines, que la Vérité divine brille avec le plus d'éclat ?

Après que vous avez fait cet aveu si ingénu, *J'aime encore mieux commenter le Texte, que son Commentaire & son Commentateur*, personne ne sera surpris que vous désapprouviez ma Version du Verset 7^{me}. *Ruine, ô Dieu, l'un & l'autre par leur bouche: détrui, ô Eternel, les Lionceaux par leur égarement.* Vous dites que l'Hébreu porte. „ Détrui ô „ Dieu, leurs dents dans leur bouche. „ Ecrafe les dents machelières des jeunes „ Lions. ” Je doute pourtant un peu que votre suffrage pût mettre *David* à couvert de la censure des Lecteurs judicieux, qui trouveroient en ces mots *dans leur bouche* une superfluité blamable. Si par malice ou par accident, quelcun vous frapant au Visage, rompoit une de vos dents, diriez vous d'un ton plaintif: *Il m'a cassé une dent, dans ma bouche?* Ne vous contenteriez vous pas de dire: *Il m'a rompu une dent?* Quelcun a-t-il jamais ignoré que c'est dans la bouche des gens que leurs dents se trouvent, & se gâtent ? Mais venons à vos deux Remarques Rabiniques. A quoi pensiez vous en écrivant ces mots ? *Dans la nouvelle Version il faut lire Shenajim, au lieu de*

Shinnemo. Or à supposer même la ponctuation vicieuse, cela ne se peut pas, à cause du Vau final. Avez-vous écrit cela, dans le dessein de dérider le front de ceux qui ont quelque teinture de la Grammaire Hébraïque? Ils savent que dans le stile Poétique, *Shenemo*, que présente le Texte, se met régulièrement pour *Shenehem* que vous trouverez expliqué par *ambo illi*, à la page 830. de votre *Lexicon de Buxtorf*. Votre seconde Remarque sur le mot que les Masorethes lisent *malttegnot*, & que je traduis, par leur égarement, est tout aussi peu fondée. Pour prévenir toute méprise, & faire entendre aux Connoisseurs, que je lis *miltegnot*, ce qui est l'infinif *tegnot*, précédé d'un *lamed* & d'un *mem*, j'en avois mis en note l'explication latine *aberrando*. Quand vous dites, que pour avoir mon sens, il faudroit lire *Bemaltegnot*, c'est comme si vous disiez qu'il faudroit lire *Bemilbo*; *in-à-veniendo* au lieu de *milbo*, *à-veniendo*, que vous pouvez voir à la page 670. de votre *Opitius*.

Si l'on veut vous en croire, vous faites quartier à votre Ami, des Versets 8 & 9. Ceux qui prendront la peine de les lire, jugeront aisément, que ce qui y est dit, & de l'*Incirconcision* & de l'*Avorton de la Femme*, vous auroit mis dans quelque embarras. Aussi,

le chagrin dont vôtre stile prend une forte teinture , laisse assez conoitre que vous l'avez parfaitement senti. *Ce n'est pas*, dites vous, *que la moisson n'y fût encore assez considérable, mais sans dire que je comence à languir sur cet Ouvrage assez rebutant, je crains beaucoup plus encore d'abuser de vôtre patience.* Vous passez donc au Verfet 10. sur lequel vous vous donnez carrière, en changeant de vôtre pure autorité, le mot *Jabinon* du Texte, en *Janibou*, dont la signification est très différente, & cela pour nous présenter un sens de vôtre imagination lequel heurte également & la Grammaire & les Dictionnaires Hebraïques. Il est visible que sur le mot *atad*, vous confondez le *rhamnus* de vôtre *Buxtorf* avec *ramus*, come si le premier signifioit un *rameau*; au lieu qu'il désigne le *noirprun*, espèce de ronce, qui a des épines droites & fort pointues. On peut juger par là du mérite de vôtre explication, & si à défaut du *vrai* vous nous avez doné du *bien trouvé* pour me servir de vos termes. Vous avez fourni, sans y penser, le second Tome de la plaisante bévue, d'un Bel-Esprit de ce siècle, qui de *Phirudo*, c'est à dire de la *Sangsuë* dont parle *Horace* avoit fait une *Hirondelle*. Cependant vous êtes, dites vous, *choqué de la grande liberté avec laquelle le nouveau Critique taille & ro-*
gne

que dans le Texte Original. Mais ce nouveau Critique a-t-il changé quoi que ce soit dans l'Hébreu ? Y a-t-il seulement transposé, come vous une lettrre ? S'il a fait main basse sur les Points voïelles, d'invention humaine, qu'a-t-il fait en cela, que n'aient fait avant lui sur un grand nombre de Passages, de très-habiles Critique ? Mais il est tems de finir une Lettre, qui pourroit réveiller en vous cette passion, avec laquelle on sent d'abord, que vous avez fait vôtre Examen par un motif secret, que je devine aisément, mais que je veux bien laisser ignorer au public. En cela vous avez une preuve bien réelle de ma discretion & de la consideration avec laquelle je continue d'être &c.

A le 24. Août 1755.





S U I T E

De l'Examen des Idées Philosophiques de Mr.
DE VOLTAIRE.

AUX EDITEURS.

MESSIEURS.

SI la prédilection de Mr. de Voltaire pour le Siftème de Newton sur l'origine & la propagation de la Lumière, a plongé ce Grand Poète dans des Erreurs palpables, quant au physique, il ne s'y est pas moins enfoncé en qualité de Comentateur de la Genèse. Il croit & affirme que MOÏSE est en contradiction avec lui même. Voïons si ce ne seroit point Mr. de Voltaire. Prouvons que Moïse est bien éloigné du Siftème Newtonien, & tachons de nous décider, auquel nous devons doner la préférence.

Pour cet éfet faisons abstraction de l'Autorité de la Révélation. Ne consultons que la lettre de la Genèse, les Règles de la saine Physique, la Raison & l'Expérience. Mon Plan, à tous égards, sera surement du goût de Mr. de Voltaire.

Voici ses propres expressions*.

» Ceux

„ Ceux qui combattent la Raison par l'Autorité emploient l'Ecriture Sainte. . . . Ils ont fait réellement de Moïse un Physicien.

Si Mr. de Voltaire étoit aussi habile Naturaliste & aussi grand Philosophe, que l'étoit ce Sage Législateur, sûrement je n'aurois pas tant de Paradoxes Physiques insoutenables à relever.

„ Si c'est simplicité, ils sont à plaindre”*.
Voilà qui est bon & Chrétien. Je tâcherai de mettre les plus simples en état de juger, qui est le plus à plaindre, ou Mr. de Voltaire, dans ses préjugés, & dans sa prédilection pour le Système de Newton, ou ceux qui ne voient la Lumière qu'où elle est, & qui ne croient pas qu'on puisse en jouir dans le centre des Ténèbres.

Ce sera toujours un détestable caractère, que de chercher à rendre odieux **. Mr. de Voltaire ne trouvera jamais en moi cette criminelle démangeaison.

Il faut croire, disent-ils ***, que la Lumière du jour ne vient pas du Soleil, parce que, selon la Genèse, Dieu créa la Lumière avant le Soleil. Mais ces Messieurs ne songent pas que, suivant la Genèse, Dieu sépara aussi la Lumière

S 3

des

* Ibidem.

** Henriade &c. . Tom. VI. pag. 136.

***. Pag. 137.

des Ténèbres, & apella la Lumière Jour, & les Ténèbres Nuit, & composa un Jour du soir & du matin &c. . . & tout cela, avant que de créer le Soleil. Il faudroit donc, au compte de ces Phisiciens, que le Soleil ne fit pas le Jour, & que l'absence du Soleil ne fit pas la Nuit.

Je ne m'arrêterai pas aux idées des Anciens & Modernes Comentateurs de cet endroit de la *Genèse*. Il me faudroit un Volume pour relever ce qu'ils ont dit à cet égard, que je ne puis adopter. Je n'ai trouvé ni Interprète, ni Comentateur, ni Critique, dont les Idées sur ces Passages fussent probables, ou qui eussent simplement quelque apparence de vraisemblance.

Pour édifier Mr. de *Voltaire*, je me bornerai à lui doner mon Explication de ces Versets de la *Genèse*, qu'il trouve en contradiction.

Gen. I. v. 1. *Au commencement Dieu créa les Cieux & la Terre.* C'est une Réflexion générale; un début, qui indique ce qui va être traité, & qui tend en même tems à assurer Mr. de *Voltaire*, que le Monde n'est pas éternel, puis qu'il a été formé: Qu'il n'est pas non plus l'effet du *Concours fortuit des Atomes*; que ce n'est pas un aveugle *Hazard*, qui a doné l'existence au Monde entier & à toutes les Créatures qui y sont, come les *Epicuriens* l'ont enseigné tant de Siècles après; mais qu'il a été rangé

par une Sageſſe également admirable & adorable.

Moïſe ſemble vouloir prévenir auſſi les *Stociens*, en faiſant ſentir, que ce ne ſont pas les *Deſtins* qui ont rangé l'Univers, qui ont décidé de ces grands Evénements, & qui les ont dirigés ſelon leurs prétendus *Décrets éternels* : Mais qu'une Souveraine Intelligence parfaitement libre, d'une Sageſſe immense, d'une Puiffance infinie, & dont la Bonté égale la Force & la Sageſſe, qu'un grand Dieu Souverain, un Dieu éternel, un Dieu ſeul ſuſiſant à lui même, a tiré du néant, rangé & diſpoſé toutes les Créatures que les Cieux & la Terre renferment, & a donné à pluſieurs, ſelon ſon bon plaisir, la vie, le mouvement, & l'existence.

Voilà un début digne de *Moïſe*, qui donne les plus augustes idées de celui dont il annonce les Faits, & qui inſinüe quelle eſt la *ſplendeur de la Gloire* du Grand Dieu Créateur.

Genèſe I. v. 2. *La Terre étoit ſans forme & vuide, & les Ténèbres étoient ſur la ſurface de l'Abîme.* Cela dépeint le Chaos, l'état de toute Matière, qui étoit *pêle-mêle*, dans le tems de ſa formation.

Et l'Esprit de Dieu ſe mouvoit ſur les Eaux. Ce ſont les Vents. ROUACH ſignifie également, l'Esprit, le Vent, le Soufle.

C'eſt le ſtile des Hébreux. Ils apellent

Divin, tout ce qui est par excellence, Ps. XXXVI. 7. LXXX. II. CXLVII. 18.

Genèse I. v. 3. Dieu dit, que la Lumière soit, & la Lumière fut. C'est ici l'endroit scabreux, qui heurte le plus Mr. de Voltaire, & qui a le plus embarrassé tous les Comenta-teurs. Tachons de le tirer au clair.

Je ne m'étendrai pas ici à faire des Remarques Théologiques sur cet incomparable trait de pinceau, admiré par les Païens, & imité si heureusement & si fréquemment par Virgile. Dixit, & factum est. Comment un Esprit peut-il agir sur des Corps? J'ai tâché de faire comprendre ce *quo modo* à mes Enfants, en leur faisant observer l'ascendant que leur Esprit a sur leur propre Corps. Un simple acte de leur Volonté le détermine à agir, à parler; à se taire. Ils ont compris, que l'Esprit Créateur, infiniment supérieur au leur, a eû un ascendant infiniment plus aisé & plus parfait sur toute Matière, que leur Volonté n'a sur leur Corps. Le Créateur a fait mentalement ce que fait nôtre Volonté; elle ne parle, ni n'ordone; à l'instant elle est obéie. Un Roi, un Père, un Maître ordonnent à haute voix; ils expriment leurs intentions, pour ceux à qui ils donnent des ordres. La Voix, de la part du Créateur, eût été inutile pour des Créatures inanimées, qui ne pou-

pouvoient entendre ; un simple acte de Volonté a fuffi. *Dixit, & factum est.*

Je me bornerai ici à ce qui est de mon but capital ; C'est le Physique ; C'est la Question concernant *la Lumière*, & s'il y en a eû de formée dès le premier Jour de la Création.

D'abord, je pose en fait, Que la Langue Hébraïque n'est pas riche. Tous ceux qui se mêlent un peu de Science favent, que de toutes les Langues aujourd'hui conûes, les Langues Orientales font les plus stériles. Un même Mot a plusieurs significations, souvent tout à fait opposées ; on est contraint de se décider, par le but de celui qui parle & par la suite de son discours.

2°. Je pose encore en fait : Que de la même Racine hébraïque se dérivent les expressions qui désignent, *l'Astre lumineux*, *la Lumière*, *la Matière lumineuse*, *le Feu*, *le Foier*, & même une *Grote*, une *Caverne*, tout *Sous terrain* où il y a défaut de Lumière. Il me seroit très aisé d'en doner des exemples, conséquemment des preuves. Je m'entendrois trop, & je dois épargner l'ennui au plus grand nombre des Lecteurs.

Pour trouver le vrai sens d'une expression hébraïque, il est donc raisonnable & indispensable de faire attention à l'état des choses, & à toutes les circonstances qui peuvent en doner la véritable signification.

3°. Enfin je pose en fait, Que dans tout le reste de la Création, il y a un Ordre & une Sagesse évidente, palpable, soutenue, infiniment admirable.

Dieu ne crée pas les Arbres, avant que d'avoir formé le Sec. Il ne fait pas les Poissons, avant qu'il ait séparé les Eaux du Sec; Il ne forme pas les Oiseaux, les Animaux & l'Homme, avant que de créer tout ce qui leur étoit essentiel, l'Air, pour leur respiration, la Terre sèche pour les porter; le Soleil, pour les éclairer, les Fruits, les Racines, les Herbes &c. &c. pour les nourrir &c. &c.

Je demande à M. de Voltaire, s'il seroit raisonnable, que dans l'interprétation d'un mot, qui a plusieurs significations, on préférât celle qui est la moins compatible avec un Ordre & une Sagesse reconnus, démontrés & constans, come l'ont fait, je l'avoue tous les Interprètes, les *Septante*, la *Vulgate*, *Erasme* l'excellente Traduction de *Luther*, *Junius* & *Trémellius*, & généralement toutes nos Traductions Françaises.

Aussi les Comentateurs, pour expliquer cette prétendue Lumière du premier Jour, ont crû être obligés de recourir à un certain Feu élémentaire, qui a dû éclairer les trois premiers Jours de la Création. D'autres ont forgé un *Lumen disseminatum*, une Lumière parsemée dans toute la Nature, en

atendant le quatrième Jour , qui fut celui de la formation du Soleil. Je n'ai vû , que le Savant & Sage *Le Clerc* , qui , sur ce Passage se met au même niveau , avec les plus ignorants , & avoüe ingénument , qu'à cet égard , il marche de pair avec ceux qui ne voient goutte dans cette Lumière du premier Jour *.

Mr. de *Voltaire* est trop équitable , pour ne pas convenir avec moi , que dans l'interprétation d'un mot hébreu , susceptible de plusieurs significations , qui sont presque synonymes , on ne doit pas balancer à préférer celle qui combine le mieux avec la Sagesse immense qu'a démontré un Dieu d'Ordre , dans la formation , l'arrangement & les divers mouvements qui se font admirer également dans tous les Ouvrages de la Création.

J'ose donc avancer , que ce troisième Verset de la *Genèse* a été mal traduit : *Dieu dit : Que la Lumière soit , & la Lumière fut ; & qu'en nôtre Langue , on doit traduire. Dieu dit : Que la Matière lumineuse existe , & la Matière lumineuse exista* : Cette Matière subtile , qui , lorsque j'aurai formé le Soleil , doit servir à la propagation de la Lumière ; cette Matière subtile , que je destine à exciter la sensation de la Lumière dans les Créatures

que

* Joh. Clerici Com. in Pentat. Gen. I. v. 3.
Juxta scio cum ignarissimis. 1

que je formerai , avec des yeux , qui auront besoin de Lumière pour se diriger.

Je regarde cette expression de *Moïse* come une sinecdoche. La *Lumière* est mise pour la *Matière lumineuse* , formée le premier Jour.

Je trouve là un Ordre admirable , éfet inseparable de la Sageffe adorable , démontrée dans toute la Création.

Il n'y auroit pas eû de l'Ordre & de la Sageffe de former le Soleil avant cette Matière subtile , qui doit servir à la propagation de la Lumière , & qui est si essentielle pour que les Corps lumineux puissent communiquer leur Lumière & leur chaleur.

L'Air a dû nécessairement être formé avant les Créatures qui respirent. Y auroit-il eû de l'Ordre & de la Sageffe , de former l'Homme , les Oiseaux , les Poissons , les Animaux , tous les Insectes & les Reptiles qui ont des Poumons , & qui ne peuvent subsister sans la respiration , avant que de former l'Air ? La Sageffe exigeoit , que tout ce qui respire trouvat au moment de sa Création , tout ce qui lui étoit essentiel pour sa conservation.

La même Sageffe exigeoit , que la Matière qui pouvoit rendre le Soleil utile fut formée avant lui.

D'abord donc , & très sagement , Dieu forma cette Matière subtile lumineuse , ou *lumifère*.

Le même Jour. En me servant de ce mot

de Jour, Mr. de Voltaire ne doit pas s'aheurter. Je parle, & je dois parler d'une manière intelligible pour mes Contemporains. Come moi, Moïse écrivoit après coup. Il parloit le Langage connu & adopté de son tems. Dans le début de la Création, le Soleil, n'existant pas, il ne pouvoit y avoir, ni soir, ni matin, ni Jour proprement dit. Quand donc je parle ici du *premier Jour*, je veux désigner la *première opération de la Création*. Pour éviter les circonlocutions, je prie donc Mr. de Voltaire de me pardonner, si, come Moïse, je me fers du mot de Jour, connu & en usage chés tous ceux pour qui j'écris.

Dans ce premier Jour, Dieu créa & rangea le Chaos.

Il étoit essentiel de séparer la Matière subtile, qui devoit servir de véhicule à la Lumière.

Cette séparation se fit avec une admirable facilité. Ce fut, à ce que je crois, en donnant à tout le Chaos le *Mouvement de rotation*.

Par ce moien si simple, les parties les plus grossières tendirent au centre. Ce sont les Loix naturelles de la gravitation. Dans tout mouvement de rotation, les parties les plus crasses, les plus lourdes, les plus pesantes sont nécessairement centripètes.

Ce Mouvement de rotation n'est pas une supposition imaginaire. Il est réel; il a est lieu; il existe encore. Mr. de Voltaire en convient.

Ce seul Mouvement suffisoit pour débrouiller tout le Chaos.

Naturellement, & par les règles de la saine Physique, le même Mouvement de rotation contraint la Matière la plus subtile à s'éloigner le plus du centre.

Il est démontré, que l'Air grossier l'est plus dans notre voisinage, qu'il ne l'est sur une haute Montagne.

Cependant la Matière la plus déliée doit toujours être entre-mêlée avec l'Air le plus grossier, non seulement pour en remplir tous les interstices, mais aussi come essentielle pour la progression non interrompue de la Lumière.

Par le Mouvement de rotation que le Créateur imprima au Chaos, il sépara donc, dès le premier Jour, *la Matière qui devoit servir à la propagation de la Lumière*, & à en exciter la sensation dans tous les Etres qui devoient en jouir.

Dans cette première opération de la Création, Dieu forma avec le Chaos, cette Matière subtile; ou, pour mieux dire, il créa l'Air, tant grossier que subtil.

Cet Article étoit important dans la Création: C'étoit un grand & vaste Objet.

Persone ne doute de la force élastique de l'Air. Elle est démontrée, dans la Pompe pneumatique, & par une multitude de diffé-

rentes expériences. Aucun Etudiant en Philosophie ne l'ignore.

Créer l'Air, c'étoit donc créer un nombre infiniment immense de *ressorts* *, les uns plus grossiers, tels que l'Air que nous respirons ; les autres plus déliés, tels que la Matière plus ou moins subtile, mêlée avec notre Air grossier & qui en remplit les interstices ; les autres, plus déliés encore, tels que ceux que le Mouvement de rotation éloigne le plus de notre Terre.

Chaque particule d'Air, & de cette Matière subtile, aiant la force élastique, c'étoit un Objet de création si grand, si essentiel, si infiniment immense, qu'il méritoit d'être observé come un début capital de l'Ouvrage de la main du Grand Dieu Créateur. Aussi *Moïse* a-t-il insisté sur cet article, autant que sur aucun autre. *Dieu dit, que la Matière lumineuse existat, & elle fut.*

A mon avis, Mr. de *Voltaire* relève très mal à propos, quant au fond ** ce que le Sage & Savant Auteur du *Spéctacle de la Nature* avance pour prouver, que Dieu créa la Lumière avant le Soleil. Il dit. *Que la Lumière est*

* Je ne trouve pas de termes qui expriment à mon gré le nombre prodigieusement immense de ces parties élastiques.

** *Henriade* &c. . . . Tom. VI pag. 118.

est répandue par toute la Nature, & qu'elle se fait sentir quand les Astres lumineux la poussent.

Dans le fond, Mr. l'Abé Pluche a raison. La Matière qui sert de véhicule à la Lumière, & qui peut en exciter la sensation, *est répandue par toute la Nature.* Il faut que cette Matière soit excitée, ou mise en mouvement par les Astres lumineux, ou par quelque Corps enflamé que ce soit, pour qu'elle puisse exciter en nos yeux la sensation de la Lumière. Tout cela me paroît excellent, come je l'ai prouvé dans ma pénultième Lettre, Journal Helvétique, Juillet 1755. pag. 53. 54. & 55. & Journal d'Août pag. 153. 154. 155. 173. 175.

Qu'il me soit permis de dire, que Mr. l'Abé Pluche est autant condamnable, que Moïse est excusable, de s'être servi d'une expression très impropre, pour désigner la Matière lumineuse. Cet illustre Patriarche ne peut être blâmé, de n'avoir pas distingué entre l'Astre lumineux, créé le quatrième jour, & la Matière lumineuse, formée le premier Jour. La langue Sainte n'avoit pas, & n'a point encore d'expression propre à nous faire sentir cette distinction.

Mais Mr. l'Abé, qui écrivoit en François, Langue abondante & riche, n'auroit pas dû, à mon avis, s'exprimer si improprement. Au lieu de dire: *La Lumière est répandue*

par toute la Nature; il auroit dû désigner avec plus d'exactitude & de précision, la *Matière lumineuse*.

Quant au fond, Mr. l'Abé Pluche a raison. Quant à l'expression de *Lumière*, elle est ici impropre. J'ai prouvé à Mr. de Voltaire* qu'on ne doit jamais confondre, la *Voix*, avec le *Porte-voix*; la *Lumière*, avec ce qui lui sert de *véhicule*. Mr. l'Abé a donné dans le même défaut que tous les Interprètes & Comentateurs de ce Passage.

Genèse v. 4. *Dieu vit que la Lumière étoit bonne*. C'est à dire: Dieu vit que la *Matière* qui devoit servir à la propagation de la *Lumière* étoit telle qu'elle devoit être; ayant la force élastique, nécessaire pour communiquer la *Lumière* avec une promptitude inconcevable; non come si l'on pouffoit le *Bâton de Descartes*; mais come si l'on pouffoit des *Resorts* contigus, dans un plein liquide. Leur force élastique les fait jouer come en communion, comé s'il n'y avoit qu'un seul *Resort*; tous se pressent mutuellement; quand l'un de ces *Resorts* joue, les autres sont nécessairement & inévitablement pressés.

Pour abrèger, je n'entre pas ici dans le détail de mes idées sur cet Article capital. Mr. de Voltaire en a déjà fait mention dans

T

f

* Journ. Helv. Août 1755. pag. 173.

sa gracieuse Lettre à Mr. le Docteur *Martin Kahl*, Journal de Juillet pag. 42.

*Si Monsieur le Doien peut jamais concevoir,
Comment tout étant plein, tout a pû se mouvoir ?*

Mr. de *Voltaire* me donera occasion de lui prouver, que la Matière subtile, la Matière électrique fournit tous les secours que *Newton* prétend tirer du Vuide. J'espère de démontrer à contentement : Que la Matière subtile peut s'échaper par les pores les plus ferrés : Que toute la Matière subtile a la force élastique : Que la Dilatation de l'Air grossier est si prodigieuse, qu'il peut occuper un espace huit-cent-vingt-six mille fois plus grand, que lors qu'il est comprimé.

On ne peut expliquer cette dilatation & cette compression, que par l'agilité & la ténuité de la Matière subtile, qui met en état de résoudre, selon mon Système, la Question si redoutable, & si atterrante de Mr. de *Voltaire*.

Comment tout étant plein, tout a pû se mouvoir ?

Dieu vit que cette Matière lumineuse étoit bonne ; ou telle qu'elle devoit être ; composant un fluide ; qu'aucune gelée, aucune cause naturelle ne pourroit la coaguler, ni la rendre un Corps solide, ou trop compacte, ou trop condensé.

Dieu vit, que cette Matière lumineuse remplissoit si exactement tout l'espace, qu'il ne

restoit aucun vuide, qui pût suspendre, altérer, arrêter, ou terminer l'action toute-nüe, essentielle pour la propagation de la Lumière.

Dieu vit que cette Matière lumineuse étoit *bonne*, assés déliée pour pénétrer aisément les pores des Corps transparents, quoiqu'ils soient imperceptibles, même aux Microscopes les plus parfaits.

Cette Matière lumineuse étoit *bonne*; propre à pénétrer les yeux sans les ofenser; pouvant souffrir les réfractions nécessaires dans les humeurs des yeux; pouvant aquerir un mouvement lumineux, suffisant pour ébranler les filets des rétines, de manière à operer la sensation de la vision.

Un Ouvrage qui peut aisément & exactement remplir toutes les vües de l'Ouvrier, est un Ouvrage qu'on peut regarder come bon, & l'approuver parfaitement. L'Ouvrier peut dire: Voila qui va bien; toutes mes intentions & mes vües sont remplies à plein. Aussi Moïse dit: *Dieu vit que la Matière lumineuse étoit bonne* *.

Il ajoute. *Dieu sépara la Lumière des Ténébres.* C'est à dire: Dès le premier jour,

T 2

ou,

* Depuis la composition de cette Lettre, j'ai vu cette idée très heureusement exprimée par un Savant distingué. Journ. Helv. Juillet 1755. pag. 24.

ou , dès la première opération de la Créa-
tion ; le Créateur donant à la Terre le mou-
vement de rotation qu'elle a encote , &
qu'elle aura jusqu'à la consommation des Sié-
cles. Par ce mouvement , le plus aisé , le
plus simple qu'il y ait dans la Nature , ce
Divin Créateur sépara les Corps incapables
de servir à la Lumière , ténébreux ou opa-
ques de leur nature , d'avec les Corps qui
pouvoient & devoient servir à la propaga-
tion de la Lumière.

Auparavant, dans la formation du Chaos,
tout étoit pêle mèle. *Verfet. 2. Les*
Ténèbres règnoient par tout. Ici, Verfet 4.
Dieu sépare ce qui peut servir à la Lumière ,
d'avec ce qui pourroit s'oposer à ses progrès.

Verfet 5. Dieu nomma la Lumière Jour, &
les Ténèbres Nuit. Quand cette Matière que
j'ai faite pour servir à la propagation de la
Lumière, sera mise en mouvement, par quel-
que Corps lumineux que ce soit , elle pro-
curera de la Lumière , à raison de la quan-
tité de mouvement qui lui sera imprimé par
chaque Corps lumineux.

Lorsque l'Astre, que je veux former * co-
muni-

* Act. 15. v. 18. *Les Oeuvres de Dieu lui sont*
contées de toute éternité. L'arrangement étoit bou-
lé. Dieu avoit résolu de créer le Soleil , après qu'il
auroit formé auparavant tout ce qui lui étoit essen-
iel pour parvenir au but de sa formation.

muniquera à cette Matière lumineuse un mouvement soutenu, on le nommera le *Jour*. Lorsque l'interception, ou l'absence de l'Astre lumineux, laissera cette Matière lumineuse sans autre action que, son mouvement naturel de fluide, la sensation de la Lumière cessera, & ce tems de la cessation de la Lumière sera appelé la *Nuit* *.

Quand même on prétendroit que ces dénominations de *Jour* & de *Nuit* ne pouvoient pas être applicables à des Etres de raison, puisque le *Jour* & la *Nuit* proprement dits n'existoient pas encore, dès la première opération de la Création, il faut considérer ici *Moïse*, non seulement come un Ecrivain extrêmement laconique, & plus que nous ne souhaiterions pour satisfaire nôtre curiosité, ou éclaircir nos embarras; mais aussi come un Historien. Conséquemment, come je l'ai insinué, il écrivoit après coup. Il pouvoit dire à ses Lecteurs:-

Dès le début de la Création, Dieu forma la Matière subtile, qui sert d'instrument à la Lumière. Quand cette Matière subtile aquiet,

T 3.

par

* Ici, il est nécessaire de se rapeller ce que j'ai prouvé dans ma dernière Lettre, où je démontre, que toute pression, tout mouvement imprimé, à la Matière lumineuse, ne la rend pas lumineuse. Voie Journal d'Août pag. 153.

par la présence du Soleil, le mouvement qui lui est propre & particulier pour la rendre lumineuse, elle nous procure cette Lumière soutenue, que nous apellons *Jour*.

Lorsque l'absence du Soleil laisse perdre à cette Matière le mouvement particulier, essentiel pour exciter la sensation de la Lumière, elle cesse d'être lumineuse, nous sommes dans les Ténèbres. C'est ce que nous nommons *Nuit*. Après coup, nous les nommons *Jour* & *Nuit*. Par anticipation, le Créateur les a nommés de même*, prévoyant,
&

* Si tant est que le Créateur ait parlé, ou prononcé le moindre mot. *Moïse* fait ici, ce qu'a fait mille fois *Mr. de Voltaire*, lorsqu'il dépeint les Vues, les Sentiments du Cœur, les Mouvements de l'Ame, les Passions louables & blamables: L'Historien, le Poète, & l'Orateur les expriment. Ils peignent en prose ou en vers, ce qui n'est qu'en sentiments.

Ici, je regarde *Moïse* come un Peintre. Tous les traits de son Pinceau expriment au vif & au naturel des Vues, des Faits, des Perfections; & souvent d'un seul trait, il dépeint admirablement plusieurs Perfections.

Mr. de Voltaire est énergique & laconique. Mais quand je compare son *Henriade*, son *Temple du Goût*, son *Siècle de Louis XIV.* & tout ce qu'il y a de supérieur dans ses Poésies, pour exciter ou exprimer des Sentiments, tous ces admirables traits sont éclipsés, ils sont éfasés, lorsque je les compare

& à coup sûr, les effets que produiroient chacune des Créatures qu'il avoit résolu de former.

Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin. Quel que pût être le moment auquel le Divin Créateur donna cet ordre, n'importe, nous ne devons pas nous en embarrasser, ni chercher à le scruter. *Que ce fut le soir, que ce fut le matin; que ce fut aux tems & aux heures que nous apellons aujourd'hui soir & matin, ce fut le premier Jour; c'est à dire, la première operation de la Création.*

Voilà qui lève, chés-moi, la première contradiction que Mr. de Voltaire trouve dans le début de la *Genèse*. Elle ne provient, que de ce qu'il n'y a pas dans la Langue hébraïque d'expression qui puisse distinguer

T 4

la

à plusieurs traits des Cantiques de *Moïse*, & à tant d'incomparables exhortations du *Deuteronomie*.

Le Pieux & Savant Mr. Rollin, a donné une Explication d'un des Cantiques de *Moïse*, en suivant les règles de la Rétorique. On voit que ce Sage & Pieux Reteur goûtoit & savouroit avec délices, tout ce qu'il y avoit d'onctueux, de supérieur & de divin, dans ce Cantique du Patriarche. Aucune Piece de Mr. de Voltaire n'en approche de beaucoup. Il fait de louables efforts pour atteindre *Virgile*. Il n'y est point encore. Bien éloigné d'approcher de *Moïse*. Ce sage Législateur est encore son *Coryphée*, en Laconisme, en Sublime, en Energie, en Pathétique, en Onction. Je n'en suis pas surpris: De l'abondance du Cœur, la bouche parle..

la Matière lumineuse, de la Lumière même. Mr. de Voltaire les a confondues en plusieurs endroits, come je l'ai fait voir *.

Cette confusion entraîne loin. Dès qu'on explique la Lumière du Vers. 3. de la Genèse dans le sens propre; on déränge l'Ordre admirable qui paroît dans toute la Création. On ne trouve pas cette Sagesse adorable, qui ne fait jamais, ni trop, ni trop peu; ni trop tôt, ni trop tard. Toutes les explications sont forcées. Elles sont farcies de suppositions imaginaires, desquelles on ne sauroit donner aucune apparence de preuve. Ces suppositions sont elles mêmes incompréhensibles; plus embrouillées que le Chaos.

Traduisons, come il est très simple & très naturel. Dieu dit, que la Matière lumineuse existât, & cela fut; nous retrouvons l'Ordre. Nous trouvons une suite de cet Ordre admirable, dans la séparation de cette Matière lumineuse, par le moien du mouvement de rotation, qui est encore actuel & réel, non seulement de notre Globe terrestre, mais aussi de toute notre Atmosphère. Nous retrouvons cette Sagesse adorable, & nous la suivons avec admiration. Nous retrouvons cette Puissance Divine, à laquelle un simple Acte de volonté suffit pour ranger
mer.

* Journ. Helvét. Août 1755. p. 159. 151.

merveilleusement les Cieux & la Terre.

J'espère qu'en voila autant qu'il en faut pour éclaircir, pour édifier & pour désabuser Mr. de Voltaire, sur la première contradiction qu'il croioit voir dans ce Passage de la *Genèse*.

Ce grand Poëte n'est pas heureux Commentateur de l'Écriture Sainte. Il dit, à la même page 137- du Tom. VI.

Ils ajoutent encore que Dieu sépara les Eaux, des Eaux, & ils entendent par cette séparation, la Mer & les Nuages. Mais selon eux, il faudroit donc que les Vapeurs qui forment les Nuages ne fussent pas, come elles le sont, élevées par le Soleil. Car, selon la Genèse, le Soleil ne fut créé, qu'après cette séparation des Eaux inférieures & supérieures. Or ils avoient que c'est le Soleil qui élève ces Eaux supérieures. Les voila donc en contradiction avec eux mêmes.

Je serois fort curieux de voir, quel est l'Adversaire du Siltème de Newton, qui ait voulu le détruire par ce Verset 6. de la *Genèse*. Ne seroit-ce point Mr. de Voltaire, qui, pour ataqer Moïse & la *Genèse*, se cache sous le masqué de ces *Anti-Newtoniens* suposés.

Mettons-nous bien au fait de la Question.

Il s'agit, pag. 136. de la prétendue *Vérité Volterrienne*, de l'émanation des raïons, procédants du Soleil même, & de la progression des raïons de Lumière jusques à nous, & en droite ligne.

Mr. de Voltaire met à la marge: *Abus de la Sainte Ecriture contre ces Vérités.*

En parfait Auteur Théâtral, il fait adroitement paroître sur la Scène, *Newton*, son Système à la main, les Adversaires de *Newton* & les Défenseurs de la *Genèse*; peut être, afin qu'on ne l'accuse pas lui-même de prendre *Moïse* à partie, dans les contradictions qu'il lui impute.

Tirons le rideau. Démasquons Mr. de Voltaire. Voions si le Visage de *Moïse* est encore lumineux. Recherchons où il y a contradiction, & qui est ce qui a abusé de l'Ecriture Sainte contre la vérité.

Voici le Narré de *Moïse*: *Gen. I. v. 6.*

.. Puis Dieu dit: Qu'il y ait une Etendue entre les Eaux, & qu'elle separe les Eaux d'avec les Eaux. v. 7. Dieu donc fit l'Etendue, & il sépara les Eaux qui sont au dessous de l'etendue, d'avec celles qui sont au dessus de l'Etendue, & il fut ainsi. v. 8. Et Dieu nomma l'Etendue Cieux. Ainsi fut le soir; ainsi fut le matin, ce fut le second jour.

Mr. de Voltaire a fait trop de Romans* poetiques & autres, pour qu'il ait pû être Naturaliste, & faire les fréquents Essais qui auroient pû le mettre sur les voies de la saine Physique.

* Il donne lui-même cette dénomination à ses Comédies & Tragédies.

Il erre dans le fait. Il se trompe très fort , en croiant qu'il faille absolument les rayons du Soleil , pour élever des Vapeurs de la surface de l'Eau. Ils s'en élève continuellement & considérablement , par la nature même de l'Eau ; par le mouvement insensible de ses parties , qui sont si déliées , qu'elles s'évaporent sans feu , & sans les rayons du Soleil.

Pour défabuser Mr. de Voltaire & justifier Moïse , il faut prouver le fait par nombre d'expériences.

J'ai semé des Cendres sur la Tablette du Chauffe-pense de mon Cabinet. J'ai rempli d'Eau de fontaine, deux grands Verres , de trois pouces six lignes de hauteur , & trois pouces de diamètre. De plus, deux Verres à pied , dont le vuide est en forme de Cône. Ils ont deux pouces , dès la pointe du Cône renversé à la base , qui a deux pouces six lignes de Diamètre ; enfin , deux petits Verres , de dix huit lignes de hauteur , & l'ouverture de vingt lignes de diamètre. J'ai posé ces six Verres sur la Tablette de ma Cheminée. Aucune Souris ne pouvoit aller boire incognito dans mes Verres , les pattes des Souris marquées sur la Cendre les auroient décelées , & personne ne pouvoit toucher à mes Verres, sans déranger les cendres.

Aiant rempli les Verres , jusques à ce que la surface de l'Eau fut convexe , exuberant

les bords ; au bout de huit jours, du 8^{me} au 16^{me} du Mois de Juillet 1755. l'Eau des grands Verres a diminué de trois lignes ; Celle des petits Verres presque de quatre lignes ; & celle des Verres à pieds de deux lignes & demie. Ajoutons au moins une ligne d'évaporation en sus, vû que la surface de l'Eau étoit convexe lorsque j'ai rempli les Verres. Dans la huitaine, lorsque j'ai mesuré le vuide, la surface de l'Eau étoit concave, parce que la Colonne d'Air, qui pressoit sur cette surface, agissoit plus efficacement au centre que vers les bords. J'arbitre donc, que la différence de la convexité à la concavité emportoit au moins une ligne.

Donc, l'Eau comune s'évapore, lors même quelle n'est exposée, ni à aucun feu, ni à aucun Rayon du Soleil.

Ce petit Essai a surpassé mon atente. Diverses absences indispensables ne m'ont pas permis de mesurer la quantité d'évaporation, de huitaine en huitaine, come je l'avois résolu.

Pour abreger, je ne donnerai pas ici le détail des mesures que j'ai prises de l'évaporation, de chaque Verre, & leurs dates. Je me bornerai à dire, que le 16, Août, le petit Verre le plus épais, celui qui contenoit le moins d'Eau, a été à sec, toute l'Eau aiant été évaporée d'elle même en 39. jours.

Le 24. Août, l'autre petit Verre a été entièrement desséché, en 47. jours.

Un des Verres à pied, a été entièrement à sec le 6. Septembre, en 60. jours.

L'autre Verre à pied a été totalement évaporé le 7. Septembre, en 61. jours.

Ce dernier jour, l'Eau des grands Verres étoit évaporée, précisément de la moitié.

Donc, l'Eau, de sa nature, est susceptible d'évaporation, & même d'une totale évaporation*.

L'Essai que *Newton* a fait faire par un Chimiste, en faisant évaporer une certaine quantité d'Eau, l'a donc jetté dans plusieurs erreurs, qu'il a prises pour fondement de diverses branches de son Système.

On dénature l'Eau; on lui fait perdre en partie sa qualité, son aptitude à l'évaporation, lors qu'on la fait bouillir avec un feu ouvert, assés violent.

Pour en convaincre *Mr. de Voltaire* par ses propres yeux, je le renvoierai à sa Littérature, qui l'en instruira sûrement & parfaitement. Voici un Fait:

Un

* Je n'entre pas ici dans la discussion physique de la différence notable qu'il y a dans l'évaporation des différents Verres, à proportion de la quantité d'Eau qu'ils contenoient. Cela m'écarteroit trop de mon but.

Un jeune Etudiant de quatorze ans, étant allé ce Printems voir la Lingère, qui couloit la Lescive, lui demanda : A quoi reconnoissés vous que vôtre Lescive est assés coulée ?

Elle repondit : Le matin, l'Anse de fer de ma Chaudière est brûlante ; à midi elle est tiède ; le soir elle est froide. J'en conclus, que ma Lescive est suffisamment versé.

L'Etudiant demanda : Entretenez-vous toujours un même degré de chaleur, du matin au soir ?

La Lingère répondit que sur le soir, elle augmentoit le feu, bien loin de le diminuer. D'où vient, ajouta-t-elle, cette différence de chaleur dans l'Anse de ma Chaudière ?

Le jeune Etudiant répondit parfaitement : Le matin, vôtre Feu fait évaporer quantité de particules d'Eau les plus déliées. Le feu leur done un mouvement de chaleur fort considérable, puisque l'Eau bout. Les Vapeurs d'Eau bouillante, qui rencontrent l'Anse de fer de vôtre Chaudière, lui comuniquent de leur mouvement, jusqu'au point de la rendre brûlante. A midi il monte beaucoup moins de Vapeurs de la Chaudière, l'Anse de fer est beaucoup moins chaude ; vous pouvés l'empoigner impunément. Le soir, il ne s'élève presque plus de Vapeurs. Voiés [ce Nuage qui est sur la surface de l'Eau de la Chaudière. Ce Nuage ne fait que voltiger &

tournôier ; il ne s'éleve pas jusqu'à l'Anse de fer ; elle reprend sa froidure naturelle ; il ne reste dans la Chaudière que ce qu'il y a de plus crasse, de plus grossier , de plus terrestre, que vôtre Feu ouvert ne peut faire élever jusqu'à l'Anse.

Ces deux Faits , qui sont d'expérience , & que toute persone, qui a quelque goût pour les Essais de Physique, peut réiterer à son gré, démontrent à Mr. de *Voltaire*, que l'Eau est composée de parties qui s'évaporent d'elles mêmes , étant très légères , très flexibles ; le mouvement naturel du liquide les élève avec facilité en Vapeurs. Cependant un Feu ouvert, assés considérable , a peine de les faire évaporer entièrement.

Mr. de *Voltaire* fait , que pour tirer le sédiment, le *caput mortuum* d'une quantité un peu considérable d'Eau comune, il faut un Feu de réverbère. Avec raison , il reproche au grand *Newton*, d'avoir donné dans de grandes erreurs , par des conséquences peu justes, qu'il a inferées de cette Opération de Chimie.

Il y a plus. Pendant huit années que j'ai fait mes Etudes dans l'Université de *Bâle*, tous les Hivers j'ai vû dans les plus grosses froidures, un Brouillard constant sur la surface du *Rhin*. Je l'ai vû de même annuellement sur le Lac de *Neuchâtel*.

Le Sage, le Savant, l'intrépide Mr. DE MAUPERTUIS, pourroit nous apprendre, si les Eaux de la Mer, au de là du Cercle Polaire Arctique abondent aussi en petits Nuages, rempans sur la surface de l'Eau, même dans les plus violentes froidures, lorsque tout n'est pas glacé.

Si dans les Climats de la Mer glaciale, comme dans nos plus froids Hivers, & dans les Jours de gelée la plus excessive, il s'élève, de la surface de l'Eau, des Vapeurs en quantité & très visibles, elle a donc des parties très aisées à évaporer.

Il y a plus encore. Les Vents dessèchent; c'est un fait. Donc ils enlèvent l'humidité de la boue & de tous les Corps imbibés d'Eau. Il y avoit *des Vents* dès le premier jour de la Création. Ces Vapeurs, élevées, en grand nombre d'elles mêmes & par les Vents, poussées & réunies en divers quartiers de l'Athmosphère de la Terre, ont pu former *des Nuées*.

Avec le Chaos, l'Air grossier & la Matière subtile avoient été formés. Dès que le Mouvement de rotation eût été imprimé au Chaos, il y eût nécessairement un Mouvement considérable dans l'Air, puisque l'Athmosphère entière marchoit de pair avec la Terre. L'expérience journalière démontre, que ce Mouvement uniforme de la Terre & de son Athmosphère

n'empêche pas que les Vents ne soufflent en tout sens. Donc, Dès le second jour de la Création, avant que le Soleil fut formé, il a pû s'élever, & il s'est élevé de fait, une assés grande quantité de parcelles d'Eau, les plus flexibles, les plus déliées, pour former des Nuées.

Donc la Narration de *Moïse* est véritable & de fait. *Donc*, il n'y a point de contradiction, come Mr. de *Voltaire* l'a crû.

Il faut le convaincre. *Hoc opus, hic labor.*

Que Mr. de *Voltaire* prène le revenant bon qu'il a tiré d'une seule de ses excellentes Tragedies; qu'il mette le tout dans un Sac, en Or, ou en Argent; qu'il le fasse cacher de deux, de quatre pieds en terre. Un Home, qui fait manier la Baguette qu'on nomme divinatoire, trouvera la Bourse. Il monte donc une Matière imperceptible, même des Métaux si compacts & si durs. Combien plus n'en montera-t-il pas d'un Liquide tel que l'Eau?

Il y a plus encore. Nos Fonteniers trouveront un filet d'Eau, ne fut-il que d'une once; fut-il enfoncé de dix & douze pieds au dessous de la surface de la terre. Le Soleil n'y pénètre pas. Aucun feu sous-terrain ne fait évaporer cette Eau. Cependant, il s'en élève des Vapeurs en assés grande quantité, &

avec assés de force , pour percer la Croute de terre qui est au dessus , & faire tourner la Baguette.

Mr. de *Voltaire* doutera-t-il encore , que l'Eau n'ait des parties très flexibles , très délicées, très susceptibles d'évaporation , qui, sans Soleil , sans feu , & sans chaleur quelconque , s'exhalent continuellement par la nature même de l'Eau ? Doutera-t-il encore, qu'avant la formation du Soleil , il a pû s'élever , & qu'il s'est élevé éfectivement des Vapeurs en assés grande quantité , qui ont pû être réunies par les Vents , & former des Nuages avant l'existence du Soleil ?

Enfin , Mr. de *Voltaire* n'oseroit dire , que la chaleur du Soleil pénètre dix ou vingt pieds dans la terre. Puisque la Terre émouffe un Boulet de 48. elle peut bien émouffer un infiniment petit, un raion de lumière. Cependant , par tout nôtre Globe , à cinquante pieds de profondeur ; on trouve le *Temperé* de la Cave de l'Observatoire de *Paris* , & en toute saison. Je m'en suis convaincu par mes propres yeux , par des Essais réitérés. J'ai sondé nombre de Grottes en divers endroits de ce Pais. Je les ai trouvées de 80. à 170. pieds de profondeur. La plus distinguée est une Grote de 740. pieds de longueur. Elle est située dans la Paroisse des *Verrières* , Souveraineté de *Neuchâtel* en Suisse , dans une

Cenſe appartenante à Madame la Lieutenante Criminelle de *Pontarlier*, née Dame de la Pépinière, originaire de *Bretagne*.

L'entrée de cette belle Caverne eſt une fente de Roc, de 3. pieds de largeur, & 10. pieds de hauteur. Pour parvenir à cette entrée, il faut une Echèle & deſcendre 20. pieds. La Grote ſ'étrécit & ſ'élargit en différents endroits. La Rampe eſt plus ou moins ſenſible. J'en ai pris exactement le niveau. Au fond, la Croute de terre, qui eſt au deſſus, a 162. pieds, 8. pouces, d'épaiſſeur.

A 50. à 100. & à 160. pieds de profondeur, dès la ſurface de la terre, mon Thermomètre a été un peu au deſſous du Tempéré de la Cave de l'Obſervatoire de *Paris*. J'en fis le premier eſſai le 13. Nov. 1748. J'avois un Thermomètre très juſte, par un éfet de la politeſſe de Mr. *Michély Du Cret*, Gentilhomme auſſi exact qu'éclairé, qui a un Goût décidé pour ces fortes d'Effais & pour tout ce qui eſt du Reſſort de la Phyſique.

La petite tranſpiration qu'il y a dans cette Caverne, les deux bouts étans percés, & un petit Ruiſſeau coulant dans le fond, ſont je m'assure la cauſe, que je n'ai pas trouvé le véritable tempéré, come je l'ai eû d'autres Grottes. Je ne crains donc point d'affirmer, que ce degré de température eſt dans la nature de

de nôtre Globe terrestre , & que dès sa formation , il l'a reçue du Créateur.

Si dans nos Jours d'hiver & de froidure la plus vive , il monte visiblement de la surface de l'Eau des Vapeurs en si grande quantité qu'elles forment un Brouillard palpable , en montoit-il moins dans *le temperé* des trois premiers Jours de la Création ? Le Mouvement de *rotation* de la Terre & de nôtre Athmosphère , est un fait. La facilité avec laquelle les parties de l'Eau s'évaporent , est un fait. Le Mouvement de l'Air grossier & subtil , pour exciter les Zéphirs , les Vents , même les Orages impétueux , est un fait. *Le Temperé* des entrailles de nôtre Globe , est un fait. Les Conséquences que j'infère de tous ces faits , pour en conclure , qu'il y eût des Nuées avant la formation du Soleil , me paroissent si conformes , aux Loix de la Nature & à toutes les Règles de la saine Physique , que je crois en avoir des idées aussi distinctes , que si j'eusse été témoin oculaire.

Genèse v. 14. A la quatrième Opération de la Création , Dieu forma le Soleil , après avoir créé la Matière subtile , qui étoit essentielle pour que le Soleil fût de quelque utilité ; il forma cet Astre , qui trouva au moment de sa création , tout ce qui lui étoit nécessaire pour le rendre utile & pour satisfaire

au but de sa formation, qui étoit d'éclairer toutes les Créatures vivantes ; d'échauffer, pour faire pousser les Végétaux, pour procurer l'accroissement des Plantes & amener à leur maturité leurs Semences & leurs Fruits. Cette chaleur étoit plus essentielle aux Créatures vivantes, que ne l'est pour elles la Lumière.

Concluons donc : Que par le système de *Newton*, il est impossible d'expliquer le Verset troisième de la *Genèse*.

S'il est vrai, comme *Mr. de Voltaire* l'a affirmé sans preuves, que la Lumière soit une émanation des parcelles du Corps même du Soleil, qui viennent en ligne directe jusques à nous, il impliqueroit contradiction qu'aucune Lumière eût existé avant le quatrième jour de la Création. En prenant à la lettre la Lumière du premier jour, elle seroit inconcevable & physiquement impossible, selon le Système de *Newton*.

Mais heureusement, le grand Dieu Créateur n'avoit pas besoin de Lumière pour exécuter les trois premières Opérations de la Création. L'excellent & admirable Pseaume CXXXIX. v. 11. & 12. nous donne d'augustes & de très sublimes idées de la différence capitale qu'il y a, entre le Créateur & nous ses Créatures.

Au contraire, en considérant cette prétendue Lumière du premier jour, come marquant la création & la séparation de la Matière subtile, qu'on peut apeller *Instrumentum lucis*, qui fut formée avec toutes les autres Matières; qui en fut séparée dès le premier jour par le mouvement de rotation doné à toute nôtre Athmosphère; Matière subtile, destinée à servir d'*instrument* à la Lumière pour sa propagation, ou pour sa progression, pour en comuniquer les éfets; la Narration de *Moïse* est simple, naturelle, très compréhensible, elle n'a rien de *contra-dictoire*, rien qui done légitimement prise à Mr. de *Voltaire*, rien qui ne montre l'Ordre admirable qu'a suivi la Sageffe éternelle, en formant d'avance tout ce qui étoit essentiel au Soleil, pour qu'il tendit parfaitement à tous les différents buts de sa création. Au moment qu'il fut formé, il trouva tout préparé; rien ne manquoit; tout étoit arrangé d'avance & à souhait; il ne restoit rien à désirer. La Souveraine Sageffe éternelle avoit tout prévû, tout ordonné, tout exécuté.

J'infère la même Conséquence de la Séparation des Eaux de *dessus* & de *dessous* l'étendue.

Dieu voulant former des Végétaux, qui auroient besoin d'acroissement, il étoit de la Sageffe de faire un Arrosoir, qui procurat la nourriture nécessaire à toutes les Plantes.

Cet admirable Arrosoir se trouve dans la nature de l'Eau ; dans la facilité avec laquelle elle s'évapore par elle même, & dans les Nuées quelle forme. Mais aussi, j'en conviens, elle s'évapore plus abondamment par l'ardeur des rayons du Soleil. Dieu aidant, j'en ferai l'Essai, pour le comparer à celui que j'ai fait dans mon Cabinet.

Dès la seconde opération de la Création, il s'éleva donc déjà des Vapeurs ; elles formèrent donc déjà des Nuages, qui se multiplièrent après la formation du Soleil.

La prédilection de Mr. de Voltaire pour le *Système Newtonien* ne lui a pas permis de passer à Moïse sa Narration de la Création, puisque s'il y a eû des Nuées & de la Matière lumineuse, avant le quatrième jour, l'opinion de *Newton* est mise en poudre.

Mon explication de ce Passage de la *Genèse*, n'est pas plus favorable à ce Système. Car, si la Matière subtile est l'*instrument de la Lumière* ; si elle en est le *vehicule* ; si elle sert à sa *propagation*, la Lumière n'est pas une émanation des parties même du Soleil, qui courent en droite ligne jusqu'à nous.

Donc, *Newton* & Mr. de Voltaire se sont trompés. Ils ne nous proposent que des Paralogismes. C'est une enchainure d'erreurs ; des suppositions sans preuves ; des raisonnements qu'ils établissent sur des principes

peu fondés ; contraires aux Règles de la saine Physique , à la Raison , à l'Expérience.

Abstraction faite à toute Autorité de la Divine Révélation , & n'en déplaise à Mr. *de Voltaire* , le Narré de *Moïse* , bien traduit , bien compris , & bien expliqué , n'a rien qui implique *contradiction*. Il donne les plus augustes idées de la Sagesse immense du Grand Dieu Créateur. Elle est palpable dans l'Ordre soutenu , dans l'Ordre admirable , dans l'Ordre parfait suivi dans la Création.

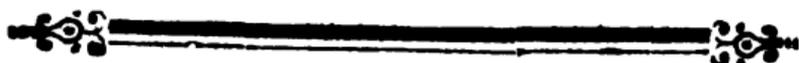
Au contraire , le *Système Newtonien & Voltérien* n'enfante que des ténèbres , come je crois l'avoir démontré dans ma pénultième Lettre. *Journ. Helvet. Juillet. 1755. pag. 62.*

Voilà un Esquisse de ma petite Philosophie , & mes idées sur les Passages de la Genèse , controlés & argués par Mr. *de Voltaire*.

Ici , *Messieurs* , contre ma coutume , je ferois volontiers un long Sermon , dont Mr. *de Voltaire* fourniroit abondamment la Matière & les Applications. Mais vos Journaux ne sont pas destinés à de pareilles Pièces , & ma Lettre est devenue insensiblement volumineuse. Mon but a été , d'un côté de justifier *Moïse & la Genèse* ; & de l'autre de convaincre Mr. *de Voltaire*. Deux *Nœuds Gordiens* , dont il falloit triompher
fans

sans les fabriquer. Quant au premier, j'espère d'avoir réussi. Pour le second, que ne puis-je m'en flater!

Pendant que vous avés la Lumière, croïez en la Lumière, afin que vous soïez des Enfants de Lumière. Jean XII. v. 36.



L' H O M E

ALLEGORIE.

LEs Homes se plainquirent un jour à *Jupiter* des misères de la Vie humaine : Leurs peines, *disoient-ils*, étoient longues & réelles ; leurs plaisirs courts & chimériques ; le trajet de la Vie à la Mort étoit parsemé de Ronces & d'Epines, les Fleurs qui étoient sur leur passage se flétrissoient dès qu'ils en aprochoient, ou qu'ils vouloient les cueillir ; les Erreurs & les Passions les assiégioient de tous côtés, la Raison & la Vérité ne pouvoient dissiper les nuages que les Préjugés répandoient sur leur Route, ils étoient les Jouets & les Victimes des Maux qu'ils ne pouvoient éviter ; ils succomboient sous le poids d'un fardeau dont *Jupiter* les avoit chargé sans leur consentement, & qui ne leur étoit pas permis de s'écouter.

Jupiter écoute leurs plaintes, & pour n'être plus exposé à de pareils reproches, il ré-

solut d'ouvrir le *Livre des Destins* à tous les Hommes, qui devoient naître. Pour cet éfet il rassembla les Ames errantes, qui devoient un jour être logées dans un Corps humain. Il leur fit voir, come dans un Miroir, le Sort qui les attendoit. Les unes, mais en petit nombre, y virent de pompeux Equipages, des Couttifans empresseés à leur plaire, & à les servir, des Sceptres & des Courones. D'autres y contemplérent d'immenses richesses, & des Trésors, dont l'éclat començoit déjà à les éblouir; Mais à côté de cette magnifique Décoration, on voïoit voltiger les noirs Soucis, les Soupçons jaloux les Remords dévorans. L'Avare ne possédoit rien, parce qu'il ne jouissoit de rien, & la suprême Grandeur étoit environée d'affreux précipices.

D'un autre côté, le Spectacle étoit bien différent. La Fortune repoussoit avec dédain ceux qui faisoient leurs éforts pour parvenir jusques à elle, & les plongeoit dans la Servitude & dans la Misère; mais la Santé & la Tempérance leur tendoient les bras & leur donoient la force de soutenir le poids de leurs Maux. L'Espérance leur monroit en perspective, un avenir plus fortuné, la sagesse leur enseignoit à se soumettre à la volonté des Dieux, & leur faisoit trouver des delices dans la pratique de leurs devoirs.

Plus loin en voïoit l'*Avarice*, l'*Ambition*,

& la *Volupté* forger les Fers, dont elles enchainoient les foibles Mortels. *L'Avarice* faisoit briller à leurs regards des monceaux d'Or & d'Argent. *L'Ambition* tachoit de les séduire par l'apas des Grandeurs & des Dignités. La *Volupté* étaloit ses charmes suborneurs; elle dormoit dans le sein de la molesse, & les plaisirs folatres dansoient autour d'elle: Elle crioit aux Homes:

*A l'Aspect de la Volupté,
Fuiés Vertus sévères ;
Un seul rayon de sa beauté,
Détruit vos brillantes chimères.*

Qu'il est difficile de se défendre de ces dangereuses amorces. Que d'embuches dressées! Comment éviter un piège où nôtre Cœur se plait à tomber? Les Ames humaines virent le péril avec éfroi, & prièrent *Jupiter* de leur doner un Guide, pour ne pas s'égarer dans un Labirinte dont elles ne voioient point l'issue. Le Dieu suprême leur dona la RAISON, & leur comanda de l'écouter & d'obéir à ses Loix; mais il leur cacha sagement une partie de l'avenir qu'il couvroit d'un voile. Si elles l'eussent pénétré, cette Vue auroit semé le trouble & l'amertume dans leur Carrière, & aucune d'elles n'auroit voulu y entrer. L'aspect des Chagrins & des Douleurs auroit empoisonné

soné tous les Plaisirs. L'attente même de ces Plaisirs toujours accompagnée d'impatience, en auroit altéré la douceur & diminué le prix. On auroit demandé aux Dieux de supprimer tout le tems qui nous séparoit du bonheur qu'on atendoit ; la Vie auroit été fort abrégée, & le Plan de la Providence, qui veut faire de la vie humaine un mélange de biens & de maux, un état d'épreuve, auroit été dérangé.

Mais le Miroir où les Ames contemploient leur état futur ; leur laissoit apercevoir la foiblesse de l'Enfance, les folles Erreurs de l'Age Viril, & les Infirmités de la Vieillesse. Ha ! *dirent-elles*, vaut-il la peine de naître, pour végéter un instant sur la Terre, combattre ses inclinations favorites, & chercher sans cesse la Lumière, dans un séjour de Ténèbres, qui n'est éclairé que par de foibles lueurs ? *Jupiter* pour les engager à remplir leur destinée, leur fit voir, de loin, un Jour pur & serain, qui devoit succéder à l'obscurité qui couvre la Terre. Il leur montre le Domicile des Justes, & l'Empire où règne la *Félicité*. Cette vûe ranime le courage des Ames humaines, qui se disposèrent à obéir aux Ordres de *Jupiter* ; mais elles le prièrent de ne pas leur défendre les Passions aimables, come l'Amour, & la Volupté, qui pouvoient adoucir les Amertumes de

la Vie. *Jupiter* leur dit, qu'il ne les condamnoit point, pourvû qu'elles ne fussent pas poussées à l'excès, & qu'on n'en abusât point; quelles avoient leur usage, & quelles entroient même dans son Plan; mais que ces Passions, quelque innocentes & quelque aimables qu'elles parussent étoient cependant très dangereuses, parce qu'elles entraînoient ordinairement l'Homme plus loin qu'ils ne devoit aller, & qu'elles couvroient de Fleurs l'Abîme qu'elles creusoient sous ses pas. L'Amour & la Volupté trouvent justes & légitimes tous les moyens qui leur semblent propres à les conduire à leur but. Faut-il des Richesses, ou des Dignités, rien ne coûte pour les acquérir; on sacrifie tout pour se satisfaire; on consume son tems & sa Jeunesse; on immole sa Santé, souvent même l'Equité, & son Honneur, à des desirs insensés.

Come'il paroissoit une grande différence dans les divers états de la Vie humaine, chaque Ame, auroit voulu faire un choix à son gré; *Jupiter*, pour les mettre d'accord, proposa une espèce de Loterie, où le Sort décideroit de la Condition de chacune d'elles; mais les Lots, ajouta-t'il, sont affés égaux; celui du Pauvre n'est guères différent de celui du Riche, & celui qui sert n'est guères moins favorisé, que celui qui comande.

Come

Come les Homes sont naturellement égaux *, leur condition ne doit pas être fort différente. En effet, lors qu'on examine de près les choses, on trouve une proportion assez juste entre les divers Etats de la Vie. Si l'un a moins de Richesses, il a plus de Santé. Le sujet qui obéit a moins d'inquiétudes, que le Roi qui comande. La plupart des Maux des Homes sont leur Ouvrage, & non celui de leur Etat, & de leur Profession. Si on éloigne les Préjugés, pour ne consulter que la Raison, on conviendra que tout est bien, & que la Souveraine Sageffe a distribué les Biens & les Maux avec une parfaite égalité.

GENEVE.

J. B. T.

* Les Homes ont toujours été tels qu'ils sont ; la Societé n'a point changé leur état primitif ; elle n'a fait que mettre un frein à la Licence pour maintenir l'Ordre. On ne doit point s'imaginer que les premiers Homes fussent des Bêtes féroces ; ils n'avoient pas nôtre politesse, mais ils avoient de la Raison, & des Sentimens humains.



L E T T R E

*A l'Auteur de la difficulté proposée aux Méta-
phisiciens*.*

M O N S I E U R ,

EN réfléchissant sans préjugé, come vous y invités vos Lecteurs, sur la Difficulté de Métaphisique que vous avés proposée dans nôtre Journal; j'ai vû vôtre Difficulté s'évanouir d'elle même à la première réflexion, & j'ai crû devoir vous comuniquer la solution qui s'est présentée à mon Esprit, & qui m'est d'autant moins suspecte, qu'elle n'est pas tirée de loin.

Prenons d'abord l'Argument en forme, auquel vous réduisés vôtre difficulté **. Argument fort simple en éfet, come vous le remarqués; & voions si, come vous l'ajoutés, il se foutient par sa propre évidence. Le voici:

Toute Essence est immuable;

Toute chose, absolument, a son Essence;

Donc toute chose, absolument, est immuable.

Permettés moi de vous dire, Monsieur,
que

* Journ. Helv. Août 1755. pag. 181.

** Ibid. pag. 188. & 189.

que je ne vois pas là un vrai Syllogisme : Le terme Moien y est double dans la Majeure, c'est l'Essence, & dans la Mineure, c'est d'avoir son Essence. C'est come si je vous disois :

Toute Ame est immortelle ;

Tout home , absolument , a une Ame ;

Donc tout home , absolument , est immortel.

Vous me dirés qu'en éfet, tout home, absolument, est immortel quant à son Ame: Hé bien, Monsieur, corrigés de même vôte Conclusion, en disant : Donc toute chose, absolument, est immuable quant à son Essence; & alors je vous l'accorderai volontiers.

Mais si vous voulés conserver vôte Conclusion, il vous faut rectifier vôte Mineure, & former ainsi vôte argument :

Toute Essence est immuable ;

Toute chose , absolument , est une Essence ;

Donc toute chose , absolument , est immuable.

Et c'est bien ainsi sans doute que vous l'entendés, come vous l'insinués en donant dans vôte Mineure, ces deux propositions pour équivalentes : *Toute chose , absolument , a son Essence , ou est ce qu'elle est ;* & cela conformément au troisiéme principe que vous aviés posé précédemment *. Mais en réduisant vôte Argument dans cette dernière forme,

* Journ. Helv. Août pag. 182.

formé, je vous nie votre mineure ; que toute chose soit une Essence ; une Essence pure, & rien que cela. Car c'est dans ce sens qu'il faut prendre votre Mineure ; autrement votre Argument pécheroit encore dans la forme. Quand vous dites dans votre Majeure : *Toute Essence est immuable ; vous entendés toute Essence pure, dégagée ou séparée de tout ce qui ne lui appartient pas nécessairement.* Ce n'est que dans ce sens là que vous pouvés prétendre qu'on vous passe votre Majeure ; c'est donc aussi dans ce même sens qu'il vous faut faire revenir le terme d'Essence dans votre Mineure, & dire, que *tout Etre est une Essence pure, une Essence dégagée ou séparée de tout ce qui ne lui appartient pas nécessairement ;* Mais c'est là ; *Monfieur*, encore une fois, ce que je vous nie. La raison pourquoi je le nie, c'est qu'en rendant distincte l'idée de l'Essence ; je trouve que c'est la constitution primitive d'un Etre, en vertu de laquelle cet Etre a tout ce qu'il a, & peut avoir tout ce qu'il peut avoir : Et voilà une idée que je ne peux pas identifier absolument avec celle de l'Etre lui même.

Si j'étois sur les bancs de l'École, j'aurois déjà rempli l'Office de Répondant, en vous niant ainsi votre Mineure ; d'autant plus

que je croirois pouvoir vous défier de la prouver. Mais je veux faire plus. Après avoir démoli, je veux édifier ; je veux élever sur les ruines de votre Argument (permettez moi ce Langage, car je crois avoir en effet renversé votre Argument,) je veux élever sur ses ruines, la vérité opposée à votre conclusion, en montrant distinctement la conciliation de la mutabilité des Etres avec l'immutabilité de leurs Essences.

L'Idée distincte que j'ai donnée de l'Essence, fait comprendre distinctement comment elle est immuable ; c'est qu'une telle constitution primitive déterminée forme invariablement un tel Etre déterminé ; & qu'un tel Etre déterminé a toujours eû & aura toujours invariablement une telle Constitution primitive. Voila ce qui fait dire que les Essences des choses sont immuables, nécessaires & éternelles. Trois lignes qui terminent un Espace, sont l'Essence d'un Triangle, parce qu'elles forment invariablement un Triangle ; & qu'il est impossible qu'un Triangle soit formé autrement que par trois lignes qui terminent un Espace.

Mais cela emporte-t-il qu'un Etre soit immuable à tous égards ? Vous verrez vous même le contraire, en vous rapellant la définition de l'Essence, telle que je l'ai rapportée ; Vous y verrez que tout ce qu'il y a

dans un Être, est déterminé par son Essence, ou quant à l'actualité, ou simplement quant à la possibilité. Ce qui est déterminé par l'Essence quant à l'actualité, est immuable comè l'Essence même, & c'est un Atribut de la chose. Ainsi un triangle a les trois Angles égaux à deux droits, aussi invariablement & nécessairement, qu'il est nécessaire & invariable qu'il soit formé par le concours de trois lignes pour terminer un Espace. Mais ce qui est déterminé par l'Essence, simplement quant à la possibilité, est bien immuable & nécessaire quant à la possibilité, mais contingent & muable quant à l'actualité; en sorte que pouvant toujours se trouver dans un Être, il ne s'y trouve cependant pas toujours actuellement; & c'est là ce qu'on appelle Mode, cette manière d'être, dont la possibilité dépend de l'Essence, mais dont l'actualité dépend des circonstances, & qui varie dès là suivant les circonstances.

Apliquons ces principes à l'Existence. Si l'Existence d'un Être est déterminée par son Essence, cet Être existe d'une manière immuable, nécessaire & éternelle; Mais si l'Existence d'un Être n'est que possible en vertu de son Essence, sa possibilité est immuable, nécessaire & éternelle; mais l'existence même n'a lieu par raport à cet Être, qu'autant qu'un autre Être, capable de la lui

doner, la lui donera; & alors l'Existence est un Mode pour cet Etre, & les différentes manières d'exister, qui sont possibles en lui en vertu de son Essence, sont autant de Modes dont cet Etre est susceptible.

Mais, dirés vous, un Mode même n'a-t-il pas son Essence immuable? Et coment un Mode immuable dans son Essence, est-il muable dans un Etre? C'est qu'en vertu de son Essence, il est simplement possible qu'il se trouve dans cet Etre; mais ce n'est pas en vertu de son Essence seulement, qu'il s'y trouve en éfet; ainsi ce Mode est immuable par rapport à cet Etre, quant à la possibilité, & muable quant à l'actualité. La Chaleur est toujours & invariablement telle par son Essence, qu'elle peut être communiquée à l'Eau, mais non pas telle qu'elle lui soit toujours communiquée, ou qu'elle s'y maintienne toujours; come l'Eau de son côté, est toujours & invariablement telle par son Essence, qu'elle peut recevoir la chaleur, mais non pas telle, qu'elle la reçoive ou qu'elle la conserve toujours.

Vous trouverés peut être, *Monsieur*, que dans ma Discussion, je m'écarte avec vous de la Maxime, *Intelligenti pauca*; C'est que ce n'est pas à vous seul que je parle; Je croirois faire tort à votre pénétration, en développant aussi scrupuleusement mes idées.

Mais je parle à tous ceux à qui votre Difficulté pourroit avoir fait de la peine. Et cela m'engage à faire encore un pas en avant, pour mettre ma solution dans un plus grand jour.

Je ne me contente pas d'avoir montré clairement, come je crois l'avoir fait, que la mutabilité des Etres n'a rien d'incompatible avec l'immuabilité de leur Essence; J'ajoute que c'est même de l'immuabilité de l'Essence des Etres finis, que dérive nécessairement le mutabilité de ces Etres; enforte qu'on ne pourroit pas leur ôter à eux mêmes leur mutabilité, sans priver leur Essence de son immuabilité. Que faudroit-il pour leur ôter leur mutabilité? Il faudroit rendre impossibles en eux, les changemens qui y étoient auparavant possibles; & come c'est en vertu de leur Essence, que ces changemens sont possibles dans ces Etres; pour rendre ces changemens impossibles en eux, ne faudroit il pas changer leur Essence? C'est en vertu de la constitution essentielle & immuable de mon Ame, que le bien me réjouit & que le mal m'afflige. Quel renversement ne faudroit-il pas qu'il y eût dans le fonds de mon Etre, pour que le bien & le mal, reconus pour tels, m'affligeassent également, ou me réjouissent également? Ce ne seroit plus moi; ce ne seroit plus persone. Une telle Ame tiendroit parmi les Intelligences.

le même rang qu'un Cercle quarré tient parmi les figures.

Ne trouvés vous pas maintenant, *Monsieur*, ma solution pleine & entière? Et cependant, remarqués, je vous prie, que je n'y fais point entrer de principes nouveaux; tout y est fondé sur la Définition de l'Essence, telle qu'on la trouve dans la Philosophie Volfienne. Ne pourrois-je donc pas me flatter d'avoir remporté la Victoire dans le Défi que vous faites à tous vos Lecteurs, de résoudre votre Dificulté par des principes déjà connus?

Mais, quoi qu'il en soit de ma solution; puisque vous avés trouvé un principe nouveau, qui en fournit une autre, il sera toujours très utile à cet égard, entant que cette nouvelle solution pourra être plus sensible que la mienne, soit en elle même, soit pour certains Esprits: On fait que deux solutions également solides, ne satisfont pas toujours également toutes fortes d'Esprits.

D'ailleurs, un principe nouveau de Métaphisique est toujours bien intéressant, entant que par son universalité, il doit être fécond en lumières, propre à doner de nouvelles vües, & à répandre du jour sur une multitude de vérités. Je vous le demande donc au nom de tous les Amateurs de la Vérité; & je vous prie de considérer, qu'après

le leur avoir annoncé, il n'est pas juste de les faire languir. Je vous dirai même, que c'est très particulièrement le desir de vous arracher au plutôt vôtre secret, qui m'a mis la plume à la main. Je suis, *Monsieur*, avec tous les sentimens qui sont dûs à un Scrutateur de la Vérité, Vôtre &c.



NOUVELLES ACADEMIQUES ET LITÉRAIRES.

L'ACADEMIE ROIALE de Chirurgie de PARIS, fait tous les jours des progrès & des découvertes utiles au Genre-Humain. Elle tint une Séance publique, le 10. Avril dernier. *M. de La Faye* y préside come Directeur.

La Séance fut ouverte par un Discours de *M. Morand*, Secrétaire perpétuel, dont on va doner un précis. Il examina d'abord l'Usage du Feu apliqué aux Opérations de Chirurgie, par les *Grecs*, les *Romains*, & les *Arabes*. Il est probable, suivant lui, que les Anciens ont imaginé cette Opération du Feu, d'après l'effet de la brûlure accidentelle : L'instant en est fort vif pour la douleur ; & ils ont pû conclure, que le Feu devoit être

être un Remède, dans les cas de stupeur, où il est nécessaire d'exciter de la sensibilité; Le moment douloureux de la brûlure étant passé, il en résulte une escarre, au moyen dequoi une partie doit être séparée de celles avec lesquelles il y avoit communication de Sucçs nourriciers; & dès là ils ont pû croire, que le Feu étoit un moyen de séquestrer le mort d'avec le vif: L'escarre d'une brûlure étant formée, il se fait une supuration à l'aide de laquelle les parties gonflées se détendent & se débarrassent de quantité d'humeurs; & ils ont pû en induire que le Feu étoit un Remède capable d'exciter des fontes salutaires: L'escarre étant tombée, l'on découvre une déperdition de substance, qui laisse une brèche à la partie saine; & on en a pû conclure, que le Feu étoit un moyen de faire ouverture, en supléant à l'incision: Mais les Anciens en ont abusé, ils l'ont employé presque par tout, & au point de convertir la Chirurgie opérante en pyrotechnie.

A mesure qu'on s'est éloigné du Siècle d'*Hipocrate*, on a substitué des moyens de guérir moins cruels. Cependant des Chirurgiens célèbres l'ont encore exalté, dans le dernier Siècle, en particulier *Marc-Aurèle Sévérin*, Professeur à *Naples*, dans son fameux

meux Traité publié en 1646. intitulé, *La Chirurgie efficace.*

Depuis ce tems là, l'*Anatomie & la Chimie* ont fait des progrès bien plus rapides; & de là sont venues les Opérations méthodiques, qui sont tant d'honneur à la Chirurgie moderne.

Les *Notions anatomiques* ont inspiré le courage d'ouvrir, avec le Fer, la Poitrine inondée de Liqueurs devenues étrangères, le Foie rempli de Pus, les Dépôts soupçonnés dans les Parties les plus essentielles à la Vie; de fendre l'Anneau inguinal ou l'ombilical, pour lever l'étranglement de celles qui sont engagées dans les hernies; de lier les Artères, pour arrêter les grandes hémorragies.

La *Chimie perfectionnée* a fourni des Topiques, dont l'application moins éfraiante, que celle d'un Fer rougi au Feu, détruit des Parties dénaturées, & certaines Tumeurs, qui, en termes de *Botanique*, seroient bien apellées *parasites.*

Enfin la Chirurgie plus éclairée a reconnu l'erreur des Anciens, à l'égard du Feu, qui est tombé le plus dans grand discredit, depuis le XVIII. Siècle. En effet ne paroît-il pas déraisonnable, de l'employer pour la *Phthisie*, l'*Empyème*, l'*Abces du Foie*, le Gonflement de la Rate, l'*Hidropisie*, l'*Extirpation des Amigdales*, les *Luxations*, les *Hernies*? Aussi l'usage en est-il proferit dans ces cas: A la vé-

rité il est encore soutenu pour les *Luxations* & les *Hernies*, par les Auteurs de quelques *Dissertations* récentes, & une entr'autres de 1752 ; mais ces Auteurs ne sont pas Chirurgiens, & c'est la seule réfutation qu'ils méritent.

Insensiblement on a oublié ce Point de l'Aphorisme d'*Hippocrate*, qui est cependant très vrai en beaucoup de cas : *Ce que le Fer ne guérit point, le Feu peut le guérir*. Les Modernes ne l'ont conservé, que pour l'appliquer sur les Os, qui dénués de leur périoste sont insensibles ; & pour tout le reste, l'ayant abandonné à la Médecine vétérinaire, ils ont fermé les yeux sur les merveilles que celle-ci opère.

En même tems, que les *Méthodiques* ont rejeté le *Feu*, les *Empiriques* ont mis les *Médicaments caustiques* à tout ; & cette contagion a même gagné des Chirurgiens d'ailleurs très habiles. Ils ne doivent cependant pas ignorer le danger de l'*Arsenic*, des différentes Préparations du *Sublimé*, du *Précipité rouge*, quoi que simplement appliqués sur des Chairs, ou il faudroit qu'ils ignorassent, que les Veines, même les Pores résorbans, peuvent sucquer les parties corrosives de ces Remèdes, les porter dans la Masse des Liqueurs & les empoisonner.

L'Académie avoit déjà proposé les *Causti-*

ques, pour Sujet du Prix de 1748. Sans cesse occupée de la perfection de l'Art; elle a trouvé la Doctrine des *Anciens* & des *Moder- nes* également répréhensibles; les uns aiant abusé du *Feu*; les autres l'aiant absolument négligé: Elle en a fait le Sujet d'une Question intéressante, qui conduisoit naturellement à cette seconde Question très utile: *En quels cas le Feu doit-il être préféré aux autres Moïens, pour la Cure des Maladies Chirurgicales; & quelles sont les raisons de préférence?* Cette Matière déjà présentée, pour le Prix de 1753. n'aïant pas été assez approfondie, fut proposée de nouveau pour 1755. avec un double Prix, savoir deux Médailles d'Or, de la Valeur de 500. Livres chacune; ou une Médaille d'Or, & la Valeur de l'autre au choix de l'Auteur. L'Académie a reçu 21. Mémoires, dont trois étant restés au concours, elle a jugé le Prix au N^o. 20. qui porte à la première page une Emblème de la *Salamandre*, avec cette Devise, *Nimum extinguit, desideratum renovat*; & à la dernière page l'Emblème d'un *Phénix*, avec la Devise. *Crematus ipse resurgit*. C'est Mr. de la *Bossière*, Chirurgien-Major des Dragons de la Reine, qui a remporté ce Prix double. L'Académie a jugé dignes de l'impression, le Mémoire N^o. 14. aiant pour Devise, *Labor est non levis esse brevis*; & le Mémoire

Latin N^o. 5. avec cette D^evisé *Aut Da-
vus, aut Oedipus.*

Après ce Discours, M. *Morand* annonça qu'en conformité des intentions de M. de *la Peyronie*, relativement à l'emploi des Revenus des Fonds qu'il a légué à la Communauté des Maîtres en Chirurgie de Paris, l'Académie avoit réglé : *Qu'outre la Médaille de L. 500. pour le Prix dont l'Académie donne le Sujet, il y aura dorénavant une autre Médaille d'Or de L. 200. donnée chaque Année, à celui des Chirurgiens étrangers ou regnicoles, qui l'aura mérité par un Ouvrage sur une Matière de Chirurgie à son choix. Ce second Prix sera nommé, Prix d'Emulation. Plus cinq Médailles d'Or de L. 100. chacune, pour cinq des Académiciens de la Classe des Libres & des Chirurgiens regnicoles, qui auront fourni pendant le cours de l'Année, un Mémoire, ou trois Observations intéressantes. Le Prix d'émulation sera ajugé publiquement l'Année prochaine, avec le Prix ordinaire.*

L'ACADEMIE ROIALE de NIMES, tint son Assemblée publique, le 15. Mai 1755. M. de *Massip*, Avocat du Roi au Présidial de cette Ville, & Directeur, ouvrit la Séance, par un très beau Discours, *sur les avantages que procurent les Lettres à ceux qui les cultivent.*

M. Le Beau de Schofne lût ensuite un Poeme en deux Chants sur l'Harmonie ; M. Meynier un Mémoire curieux & instructif sur l'Hospitalité ancienne ; & M. le Marquis de Rochemore , Secrétaire perpétuel, une Pièce en Vers libres , intitulée : *Epitre d'Hiperinnestre à Lincée*, Ouvrage imité d'une des *Héroïdes* d'Ovide.

M. Vincens lût après cela une *Epitre à la Mort* , dont voici les idées. La Mort peut inspirer de l'éfroi aux Ames vulgaires ; mais elle présente au Sage une Lumière sûre, qui écarte l'illusion des Sens , & lui montre les Objets précisément tels qu'ils sont. C'est une Divinité favorable , qui enseigne aux Humains l'art de jour de tout , sans abuser de rien , & qui , dissipant le prestige des Passions , soutient leur Cœur dans l'heureux équilibre , qui seul peut faire la vraie félicité. Tel est le point de vue sous lequel M. Vincens envisage la Mort. Il peint d'abord , la situation où se trouve l'Homme , lors qu'il entre sur la Scène du Monde ; il représente ensuite le danger des Plaisirs , de l'Orgueil ; de l'Ambition &c. Ces détails intéressans sont terminés par cette Réflexion.

*Gloire , Plaisir , Pouvoir , Richesse ,
Atomes agités par l'aveugle Déesse ,
A la faveur d'un Razon lumineux ,*

Vous voltigés quelque tems sous nos yeux :
Nôtre Cœur ébloui s'empresse
Pour arrêter vôtre cours incertain ,
Il vous poursuit , il s'agite sans cesse ,
Il croit vous posséder enfin ;
Mais le Soufle du Tems vous emporte soudain.

Le Sort, qui nous atend après cette Vie,
 ne cause aucun éfroi, à M. Vincens. Voici
 coment il s'exprime.

Mon Cœur ne conoit point ces Craintes formidables :
Soumis envers les Dieux, juste envers mes semblables,
Vertueux, ou du moins zélé pour la Vertu ,
Sous le poids du Courroux céleste ,
Je ne crains point d'être abatu ;
Et si des Passions l'impression funeste
Altère de mon Cœur l'exacte pureté ,
Les Dieux, qui l'ont formé, conoissent qu'il déteste,
Sa fatale fragilité ;
Et satisfaits de ma sincérité ,
Leur Soufle bienfaisant purifira le reste
De la debile Humanité.

M. Périller, Chancelier, termina la Séance
 par un Discours solide sur la nécessité du choix
 dans les Lectures.

L'Académie des Sciences, Belles Lettres &
 Arts, de BESANÇON, a tenu sa Séance
 publique dans les comencemens de ce Mois ;
 mais la Relation de ce qui s'y est passé ne
 nous est pas encore parvenue ; & nous ne
 savons

avons point encore les Noms de ceux qui ont remporté des Prix, ou qui en ont approché. Seulement aprenons nous avec plaisir, qu'un jeune Savant de Suisse, M. F. Sam, Schmidt, Fils de M. le Principal Schmidt de Berne, âgé de 18. ans a eu, par un Suffrage unanime, le second *Accessit*, sur cette Question : *Quel étoit l'Hercule appelé Ogmius, par les Gaulois, & pourquoi le représentoient-ils, sous les Atributs dont Lucien a parlé ?* Sa Dissertation étoit cotée N^o. I. & avoit pour Devise : *Ogmios Celtarum Veterum Deus à Celtissimo Illustratus.* Cet heureux succès ne manquera pas de doner une nouvelle émulation à ce jeune Savant, qui a un goût décidé pour les Sciences, & qui, dans sa tendre Jeunesse, a déjà de si vastes Connoissances de l'Antiquité.





L E T T R E

D'UNE DAME

AUX EDITEURS.

C'Est avec bien du plaisir, *Messieurs*, que je mets la main à la plume : Heureuse ! Si vous aproûvez le dessein pour lequel je vous écris ; & plus heureuse encore , si vous daignez inserer dans votre Journal ce que je me propose de vous ,envoier : Mais venons au fait , trop de galimathias pourroit me nuire, & vous faire désaproûver ce que je desirerois que vous trouvasse bon.

Autrefois jeune , & sensible à l'Amour , j'en éprouvois les agréments & les inquiétudes ; maintenant parvenue à un âge mûr , & au comble du bonheur , puisque j'ai pu obtenir pour Epoux celui qui faisoit toute ma félicité , n'étant encore que mon Amant , je repasse avec un plaisir bien vif , & les idées que me suggéroit ma passion , & les Lettres que nous nous sommes écrits mutuellement , mon cher Epoux & moi. Ce sont ces Epitres, *Messieurs* , que je prendrai la liberté de vous envoier , dans l'espérance que vous voudrez bien en faire usage. Ce n'est pas la beauté

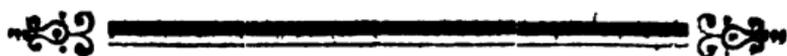
de leur Stile qu'elles en font dignes, mais par le naturel & la sincérité qui y regnent. Vous y verrez deux jeunes Cœurs, qui dès le moment qu'ils se font vûs, ont senti l'un pour l'autre, un je ne sai quoi, que l'on ne peut caractériser; deux Cœurs ignorants encore l'Amour, & n'en ayant jamais senti les atteintes; deux Cœurs qui font leur aprentissage. Vous rirez d'abord de leur simplicité; mais vous les verrez cependant s'instruire peu à peu, & enfin devenir Maitres dans l'art d'aimer. C'est le Tableau de l'Amour, que je vous envoie. L'Agrément & l'Utilité feront leurs Avocats auprès du Public. Tous les Mois, Messieurs, je vous ferai tenir une Lettre & une Réponse; & en tâchant de mettre toujours quelque Pièce dans votre Journal, je m'érigerai en *Spéctatrice*. Mais, crainte de vous ennuyer, j'acheverai en vous mettant un peu au fait de ce qui vous est arrivé, à mon Amant & à moi, depuis que nous nous sommes vûs, jusqu'au moment de notre séparation.

Mon cher Mari étoit Fils d'un intime Ami de mon Père. Quoique Voisins, nous fûmes long-tems sans nous voir, parce qu'il passoit presque tout son tems à la Chasse. Une extrême fatigue & un violent Orage, l'empêchant un jour de se retirer chez lui,

il vint demander le Couvert à mon Père ; il le lui acorda avec un grand plaisir. Ce fut ce soir là , que je te vis pour la première fois, *Cher Epoux , unique Cause de mon bonheur & de mes inquiétudes !* Je t'ai marqué, Jour trop fortuné pour moi , come l'Epoque de ma félicité ! Mais abrégeons ; je sentis pour *Celidor*, dès que je le vis, une certaine émotion , qui pronostiquoit qu'il ne me seroit pas toujours indifférent ; mais je ne demandois pas encore le sujet de ce trouble ; j'étois trop jeune , & trop ignorante ; & je l'attribuois à ma timidité. Je m'aperçûs cependant , & cela avec un grand plaisir , qu'il éprouvoit le même mouvement à ma vue. Je baïssois alors les yeux ; une foule d'idées m'assaillirent , firent disparoitre ma gaieté ; elles se succédoient les unes aux autres , toutes avoient raport à *Celidor* ; c'est la seule chose que je me rapelle. Nous nous vîmes ensuite plus souvent ; nous nous plaissions à être ensemble , & nous nous y oubliions quelque fois. Enfin un jour il vint m'aborder , la tristesse peinte sur le visage ; je fus inquiète , & je lui demandai ce qui alteroit si fort sa gaieté ? Un Ordre cruel , me dit-il, *Ma chère Lisbé*, m'arrache d'auprès de vous. Il faut que je parte. Mon Père le veut. Pourquoi vous ai-je connue , puisque je devois vous perdre si tôt ? Mais du moins per-

mettez que je vous écrive, & répondez moi. Vos Lettres diminueront la douleur de l'absence. Le peu d'usage que j'avois du monde; & l'état où je voiois *Celidor*, me mirent hors de moi. Je lui promis tout. Il devoit partir le lendemain; nous nous dîmes Adieu; & je ne le vis plus. Que de pleurs! Quelle mélancolie! Nôtre Correspondance a tous jours continué jusques au moment où nous avons vû couronner nos feux. Nôtre parfaite tendresse mérite d'être publique, & elle le fera, si vous la jugez digne d'être imprimée. C'est dans cette espérance que je suis &c.

L I S B E'.



LE TRIOMPHE DE LA FIDELITE',
Drame Pastoral.

CE Poëme, qui réunit la pureté, l'élégance, & les charmes de la Poësie Italienne, a encore le glorieux avantage d'avoit été composé par Madame la Princesse Royale & Electorale de SAXE, pour le Théâtre de ses Petits Apartemens, & Elle l'a mis aussi en Musique. Cette Princesse, qui aime les Sciences & les Arts, & qui les cultive, fait ses amusemens de la Poësie & de la Musique. Pour faire conoitre toutes les beautés de sa

Pastorale, universellement applaudie à la Cour de *Dresde*, il faudroit en doner une Traduction entière; encore ne pourroit-on pas lui conserver la délicatesse & les graces de l'Original. En voici un court Extrait :

Cette Pièce a trois Actes. La Scène est en *Arcadie*. Deux Bergers & deux Bergères en sont les Acteurs :

CLORIS étoit aimée de TIRCIS : Ingrate à l'Amour de ce Berger, elle lui a préféré PHILENE. Une Bergère étrangère, dont NICE est le nom, arrive en *Arcadie*. *Tircis* en devient amoureux. *Cloris* ne peut voir sans dépit, qu'on lui enlève un Cœur, dont jusqu'à ce moment elle n'avoit pas connu le prix. Elle met tout en usage, pour traverser les nouveaux feux de son ancien Amant. Elle comence par en faire à *Nice* un Portrait odieux. *Le temps n'est plus, lui dit elle, où l'infidélité n'étoit pas connue parmi nous. L'exemple d'un Pasteur a tout changé : Aussi inconstant qu'aimable, il jure une tendresse que bientôt il oublie : On le voit sans cesse voler à de nouvelles Conquêtes. Jamais Berger ne fut si volage.*

Tircis! (dit à part la trop crüelle *Nice*.)
Tircis qui m'étoit si cher!

Vous changez de Visage, dit Cloris, en apercevant le trouble de sa Rivale, vous aurroit il déjà parlé d'amour? Votre Cœur seroit-il déjà

la Victime de son artifice ? Ne me trahissez pas. L'Amitié m'a portée à vous avertir du danger qui vous menaçoit ; mais peut-être le hazard ne vous a-t-il pas conduite en ces Lieux. Votre beauté pourroit seule rendre Tircis constant ; ce n'est pas à vous à redouter l'infidélité : Un Cœur , que soumettent vos attraits , peut-il jamais vous échaper ?

Nice reçoit Tircis avec froideur , & lui laisse voir qu'elle doute de sa fidélité.

Tircis , inquiet des soupçons de son Amante , rencontre Pbélène avec Cloris ; il les engage à parler à Nice en sa faveur ; ils le lui promettent. On s'imagine aisément coment Cloris lui tient parole : Elle dit à Nice , que Tircis vient de lui faire une Déclaration d'amour. Nice donc dans ce piège , & ne veut plus entendre parler de Tircis. Cependant il vient à bout de se justifier ; mais Cloris a encore de nouveaux coups à lui porter. Tircis , dans le tems qu'il étoit Amant de Cloris , lui avoit fait présent d'un Dard : La perfide Bergère en fait usage. Voiant venir Philène , elle se jette dans le chemin , & feint de le chercher avec empressement. Elle dit à Philène , qui l'aborde , qu'elle est inconsolable d'avoir perdu un Dard que lui a donné un Berger. Philène se met à chercher avec elle , & ne manque pas , suivant l'intention de Cloris , de trouver le Dard. Quelle est sa surprise

d'y trouver écrit ces mots? *Tircis jure à Cloris une fidélité éternelle.* La Jalousie s'empare de *Philène*; il s'emporte en reproches contre son Ami.

Cloris, charmée du succès de son artifice, feint d'être bien fâchée; elle conjure *Philène* de lui rendre le Dard. Il le refuse; il veut le faire voir à *Nice*, & en percer le Cœur de son Rival.

Le Dard fatal, fait sur *Nice* la même impression que sur *Philène*. *Tircis* ne peut la désabuser; elle lui défend de jamais paroître devant elle.

Pendant *Nice* ne peut éteindre son amour pour *Tircis*; elle finit le second Acte par ce Monologue. *Je sens que je l'aime encore: Ah! si j'avois des preuves moins certaines de son inconstance, je me laisserois encore séduire par ses Discours trompeurs; mais non, j'oublierai l'Infidèle. Philène irrité me vengera. Ingrat Tircis, tu vas recevoir la punition qui t'est due: Je verrai ce Dard funeste te percer le sein; je te verrai expirer sans verser une larme. N'espère pas m'attendrir Hélas! que dis-je? quand je veux punir un Infidèle, quand je veux sa mort; l'Amour marête; mon Cœur soupire; tout mon courroux ne peut empêcher mes pleurs de couler.*

Le jaloux *Philène* a juré la mort de *Tircis*. Au moment qu'il lève le bras pour le percer,

Nice l'arrête : Elle fait plus, elle exige de *Philène* de le laisser vivre ; mais elle déclare à *Tircis*, qu'elle renonce pour jamais à lui. *Tircis*, de plus en plus surpris de tout ce qui lui arrive, ne peut en concevoir la raison.

Cloris triomphe : Elle se flatte, que *Tircis*, abandonné de *Nice*, va rentrer dans ses chaînes. Cependant *Nice*, résolue de quitter l'Arcadie, trouve un obstacle à son départ : Les Eaux du Fleuve *Ladon* sont débordées ; elle ne peut passer. *Philène* survient. C'est, lui dit-il, la faveur du Ciel qui vous empêche de vous éloigner de ces Lieux. Ne fuyez point *Tircis*, il ne vous a point trahie. Je viens de le rencontrer près d'ici. Ami, m'a-t-il dit, si vous refusez de m'écouter, ce Fer va terminer mes malheurs. Il alloit se fraper : je me suis atendri : je l'ai laissé parler. Il s'est justifié. *Tircis* est innocent : *Cloris* seule est coupable. Tout ceci est l'eset de sa trahison.

Nice & *Philène* voiant venir *Tircis*, quittent la Scène, & se retirent dans les Cabanes. Voici la Scène du dénoüement.

TIRCIS. Oüi ! c'est ce Dard qui est le seul Auteur de mes peines. *Philène*, qui vient de me le rendre m'a tout appris.

CLORIS (à part,) Il est tems de me découvrir.

TIRCIS. Dard fatal tu ne causeras plus d'ex-reurs semblables. Il jette le Dard dans le Fleuve.

CLORIS. Ne croïez point que ce soit le hazard qui l'ait fait trouver à Philène ; c'est par mes soins qu'il est tombé entre ses mains.

TIRCIS. Bergère, que dites-vous ? Quel étrange jeu vous êtes vous fait de nous tourmenter ? Je ne puis vous comprendre. Philène ignoroit que je vous eusse fait ce présent. Il a crié son amour trahi ; vous l'avez irrité contre vous même.

CLORIS. C'étoit mon dessein.

TIRCIS. Vous & moi ne sommes plus Amans : Que vous revient-il de donner de l'ombrage à Philène ?

CLORIS. Cher Tircis ! enfin conoissés moi ; c'est vous seul que j'aime. J'ai refusé, il est vrai, de répondre à votre amour ; pardonnez à une Ingrate, rendez moi votre Cœur, devenez mon Epoux. Cloris réparera, par l'excès de sa tendresse, l'injustice qu'elle vous a faite.

TIRCIS. Ignorez vous que j'adore Nice, que je ne veux vivre que pour elle ?

CLORIS. Nice ne vous aime pas : Ne voïez vous point avec quelle rigueur elle vous traite ?

TIRCIS. Elle m'a crié infidèle.

CLORIS. Non elle cherche un prétexte à ses mépris ; oubliez-la.

TIRCIS. Je ne puis. Philène a cause son erreur ; il va la detromper.

CLORIS. Il le veut en vain : Nice a quitté l'Arcadie.

TIRCIS. Qu'entens-je ?

CLORIS. *Elle est déjà loin.*

TIRCIS. *Infortuné Tircis ! Hélas ! que vais-je devenir , privé de ce que j'aime ? Je vole sur ses pas.*

CLORIS. *Le Torrent s'opose à votre dessein.*

TIRCIS. *Rien ne peut m'arrêter. Que Nice me croie fidèle ou inconstant , qu'elle m'aime , ou me méprise , je vais vivre ou mourir pour Nice.*

NICE (sortant de la Cabane.) *Demeurez , mon cher Tircis.*

La Trame découverte, *Tircis* est heureux, *Cloris* est confondue. Elle prie les deux Amans de lui pardonner le crime que l'Amour lui a fait comettre ; elle va , dit-elle , retourner à *Philène* , mais il n'est plus tems : *Je vous conois* , lui dit *Philène* , *mon Amour pour vous est éteint.*

Telle fut la punition de la perfide *Cloris*. Ce Poème enchanteur paroît puisé entièrement dans la belle & simple Nature.

ON représenta le 20. Août , pour la première fois au Théâtre François; L'ORPHELIN DE LA CHINE , Tragédie nouvelle du célèbre M. DE VOLTAIRE. Il y avoit un concours de monde extraordinaire , & le plus grand nombre l'a applaudie : Les Critiques mêmes sont forcés de convenir , que les détails en sont admirables. Si la gloire

de ce Poëte célèbre pouvoit augmenter, elle seroit comblée par ce nouveau triomphe. On ne sauroit mettre au Théâtre un Caractère plus intéressant que celui d'*Idamé*. Son Héroïsme est dans la Nature. Celui de son Mari sort de l'Humanité. Il est le Modèle des Sujets; mais il en remplit les Devoirs aux dépens de ceux de Père & d'Epoux: Il veut, malgré les cris du Sang, sacrifier son Fils dans le Berceau, pour sauver l'unique Rejetton de ses Maîtres, que le Tiran vouloit immoler; il exhorte sa Femme à vivre, pour régner avec le Tiran, dont elle étoit aimée; & cela encore pour conserver la vie au jeune Prince de *Perse*. *Idamé*, au contraire, Mère aussi tendre, qu'Epouse parfaite, défend les jours de son Fils au péril des siens; & pour se délivrer du Tiran, elle propose à son Mari un parti plus noble & plus grand, c'est de mourir tous deux volontairement, & au moien d'un Poignard qu'elle lui présente. Ici il se fait un Combat touchant. *Idamé* veut mourir la première, & des mains de son Epoux, qui refuse de lui plonger le Poignard dans le sein. Le Tiran, qui est caché, & qui entend cette Conversation touchante, est frappé de leur Courage & de leur Vertu. Il leur donne la Vie, ainsi qu'à leur Fils, & au jeune Prince orphelin. Cette belle Pièce Dramatique vient de nous être envoyée im-

primée ; mais un peu trop tard , pour en parler plus amplement , & pour orner nôtre Journal de ce Mois , de quelques uns de ces endroits saisissans , & de ces beaux Vers frappés au bon Coin , que l'on admirera toujours.



S T A N C E S

Irrégulières de Melle. DE L. à son Amant.

NOus ne nous vertons plus ; d'une tendresse usée
 Vous rompés , *Cber Tirvis* , le fragile lien.
 Vous avés crû m'aimer , mais vôtre Ame abusée
 N'aimoit que son plaisir , ou plutôt n'aimoit rien.

Hélas ! de mon Ame sensible ,
 Vous seul faisiez tout le bonheur ;
 Et vôtre changement fût pour moi si terrible ,
 Qu'il déchirât mon Cœur !

Mais le vôtre à *Cloris* done la préférence ;
 Vôtre choix décide du mien :
 Je punis vos froideurs par mon indifférence ;
 Elle est mon unique soutien.

Ne craignés point , *Tircis* , qu'une jalouse rage
 Vienne contre vous m'animer ;
 C'est assés punir un Volage ,
 Lors que l'on cesse de l'aimer.

Il m'en coute beaucoup , je ne saurois le taire ;
 Je sentoie à vous voir un charme séducteur ,
 A vous faire l'aveu que vous m'aviés su plaire ,
 Je trouve encor quelque douceur.

Ce qu'inspire l'Amour vous paroît légitime ;
 Et vous n'écoutez que sa Voix ;
 Mais pour conserver mon estime ,
 Il faloit faire un meilleur choix.

Cloris , ainsi que vous , inconstante & volage ,
 Me vengera peut-être un jour ,
 Et vous fera le même outrage ,
 Que vous faites à mon amour.

Il est vrai que des Loix d'une Sageffe austère ,
 Je ne voulus point m'afranchir ;
 Mais *Cloris* à vos vœux fera bien moins sévère ,
 Et vos pleurs sauront l'adoucir.

Elle mérite peu l'ardeur qui vous anime ;
 Mais quand le Cœur est prévenu ,
 On accorde souvent au Crime ,
 Ce qu'on refuse à la Vertu.

Trop sensible pour vous , je me suis alarmée ,
 Quand de votre inconstance on me fit le récit.
 Infidèle *Tircis* , si vous m'aviés aimée ,
 Vous auriez calmé mon dépit.

Mais d'abord , sans daigner m'entendre ,
 Votre fuite prévint & trompa mes desirs ;
 Et pour tarir mes pleurs , vous ne pûtes suspendre
 Quelques momens de faux plaisirs.

Non, ces plaisirs trompeurs n'égalent point les nôtres ;
Cloris n'a point mes sentimens ;
 Tous mes penchans étoient les vôtres ;
 Vos plaisirs mes amusemens.

Je bornois tous mes soins à celui de vous plaire.....
 Mais pourquoi faire ici un détail superflu ?
 Mon plaisir redoubloit , je n'en fais point mystère ,
 Du bonheur de vous avoir plu.

Vous regrèterés ma tendresse,
 Et ces momens si fortunés, si doux,
 Où vôtre Cœur me répétoit sans cesse.
Cbloé je n'aimerai que vous.

Lors que vous depeigniés d'*Izès*, ou de *Zaïre*,
 La délicatesse & la foi,
 Ces craintes, cet espoir qu'un tendre amour inspire,
 Je les trouvois en moi.

Mais quand vous récités, de *Phèdre* ou d'*Ariane*,
 Les sentimens & les malheurs;
 D'un infidèle Amant, hélas! que je condamne
 Disois-je, les foles ardeurs.

Qui m'auroit dit alors, que dans le même abîme,
 Vôtre infidélité m'alloit faire tomber,
 Et que de vos Sermens innocente victime
 Sous vos coups j'allois succomber?

Mais la Raison m'offre un azile,
 Je veux la consulter toujours;
 Et contre men Cœur trop fragile
 L'implore son puissant secours.

En vain, d'un air soumis, me rendant vôtre hommage,
 Pour ralumer mes feux vous feriez quelque effort;
 Quand on vient d'essuier un dangereux Orage,
 On tremble de quitter le Port.

L'Amour vit peu long-tems; il a le fort des Roses.
 Come de tendres Fleurs, son terme est limité!
 A peines sont elles écloses,
 Qu'un Vent en ternit la beauté.

 DE PIT SUR L'INCONSTANCE*.

A MOUR ! Cruel Amour ! Pour tracer
 en ces *Vers,*
 De tes perfides Jeux, une Ebauche *legere,*
 Le mépris me suffit. J'aimois une *Bergère,*
 Trop haïle à masquer ses plus constans *travers.*
 Qui l'eût crû ? Je la vis éprise d'un *Maroufle,*
 Et changer tour à tour ce Galant à *Sabot,*
 Impertinent Rival, bâti come un *Fagot,*
 Pour un riche Butor, d'un Esprit en *Pantoufle.*
 Allez, *Beau-Sexe,* allez ; vous bridez mes *desirs ;*
 De mon Cœur abusé, vous guérissez l' *Touresse ;*
 L'on ne pourra jamais fixer vôtre *tendresse ;*
 Ni d'un Amour égal, goûter les doux *plaisirs.*

GENES. M. M*****

 M U S E T T E.

NOS Hameaux sont l'heureux Séjour
 De l'Innocence & de l'Amour,
 La Tendresse,
 La Sageffe,
 Par des Acords charmans,
 S'y trouvent réunies ;
 Tous les Bergers y sont Amans,
 Les Bergères n'y sont qu'Amies.

L A.

* Il a paru déjà quelques Pièces sur ces Bouts rimez, assés difficiles à remplir. Voyez Novembre 1754. Janvier & Juillet 1755.



LA PROMENADE DE PROVINCE

NOUVELLE.

UN Philosophe Cabaliste étoit en comerce, depuis fort longtems, avec une aimable *Silphide*, qu'il avoit immortalisée & goûtoit, dans cette Société, mille charmes inconnus au reste des Mortels. Une Maison de Campagne, à trois lieues de ****, Ville assez considérable, étoit le lieu qu'il avoit choisi pour se retirer du monde. Cette Maison, située sur le penchant d'une Coline, dominoit une Vallée fertile, qui présentoit à la vue, la plus agréable variété.

Les Appartemens étoient riens, & meublés avec une simplicité philosophique. Une Bibliothèque peu nombreuse, mais curieuse, des Caractères de la Cabale, des Estampes, qui représentoient l'Empire Souverain, que les *Salamandres*, les *Silphes*, les *Ondins*, les *Gnomes* exercent sur tous les Elémens, les tapissoient agréablement. Le Jardin, qui acompagnoit cette Maison, étoit cultivé par un *Gnome* intelligent; aussi rien de tout ce qui pouvoit flater les sens n'y manquoit.

Tel étoit le Séjour que notre Philosophe avoit choisi pour méditer les plus sublimes

Vérités. C'étoit là qu'il passoit les plus délicieux instans, tantôt en s'entretenant avec sa charmante *Silphide*, tantôt en lisant quelques Ouvrages composez par les plus éclairés *Salamandres*, quelquefois en admirant la beauté de ses Fleurs, en savourant l'excellence de ses Fruits, ou bien en respirant le frais dans des Allées sombres, au bord d'une Source naissante. Tout s'offroit à ses desirs, dans ces Lieux enchantez. Vouloit-il se défaltrer ? Un Ruisseau de Lait paroïsoit aussi-tôt. Mille *Gnomes* formoient toujours pour le rafraichir de gracieux Zéphirs. Les uns s'ocupoient à parfumer l'Air qu'il respiroit, des plus délicieuses Odeurs : Ceux-ci prenoient le soin d'assembler les Oiseaux dans le Bocage qu'il honoroit de sa présence ; pour l'égaier par leur ramage ; & d'autres enfin baïsoient les Branches chargées de fruits, pour lui doner la facilité de les prendre.

Un jour qu'*Oromafis*, (c'est le nom que nôtre Philosophe avoit pris pour plaire à sa belle *Silphide*). Un jour, qu'il l'atendoit pour lui communiquer quelques Remarques qu'il avoit faites, en décomposant un Rayon de Soleil, elle arriva, en riant, un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Surpris de ce mouvement de gaieté, il ne pût s'empêcher de lui en demander le sujet. J'arrive de *Mercure*, lui

dit-elle, cette petite Planette proche le Soleil, apellée autrement, le Séjour de l'Imagination; j'en ai vû aujourd'hui de si ridicules, que je ne puis m'empêcher d'en rire encore. Ce que vous me dites là, est une Enigme que vous m'expliquerez, quand il vous plaira, répondit à l'instant *Oromasir*: Je vais le faire, reprit elle aussitôt. Ecoutez. Le Soleil est, vous le savez, l'habitation ordinaire des *Salamandres*: Ce sont eux qui entretiennent ce feu continuel si nécessaire à la conservation & à l'accroissement de toutes les Créatures. *Mercur*e en est une dépendance; c'est dans cette Planette, qu'ils viennent se rafraichir tour à tour; & c'est là que viennent se peindre tous les desirs & toutes les imaginations des Homes; ces agréables songes que l'on fait en veillant, ces Projets, ces Châteaux, que l'on batit en *Espagne*. Quoi! dit le Philosophe, j'imagine par exemple, pour m'amuser, que je suis Monarque, je donne Audience à des Ambassadeurs, ou je suis à la tête de mon Armée; tout cela sera représenté soudain dans *Mercur*e? Oui, répondit la *Silphide*, votre Personne telle que la voila, c'est à dire vivante, marchant, & parlant ira se peindre au milieu d'une Cour brillante, ou bien à la tête d'une Armée nombreuse, enfin dans la même position que vous!

vous imaginerez. Bien plus, si vous faites en vous même un Discours à vos Troupes pour les encourager ; vous le reciterez dans *Mercur*, d'une voix intelligible. Si vous vous imaginés ensuite être dans une magnifique Jardin, l'Armée s'évanouira, & un Jardin prendra la place. Cessez-vous d'imaginer, tout s'eface aussi tôt, & la place qui vous est assignée dans *Mercur* (car chacun y a la sienne) reste vuide, jusqu'à ce qu'il vous plaise de desirer, ou de faire des Projets. Ah ! voilà ce que je voulois savoir, dit alors *Oromasis*, si les desirs se peignent de la même façon que les projets ou les imaginations ? Sans contredit, répondit la *Silphide*, avec la différence cependant que vous n'y paroissez point, quand il n'y a qu'un simple desir. Par exemple, vous desirez une Maison de Campagne, elle paroît à l'instant : Si je l'avois, continuez vous, j'irois dès le matin m'y promener, avec un Livre à la main ; vous paroissez vous même, en lisant, dans les Allées du Jardin qui acompagne cette Maison. *Mercur*, tel que vous mē le dépeignez doit être un séjour fort amusant, reprit *Oromasis* ; mais si toutes les imaginations sont reçues, il doit y en avoir de bien impertinentes, ajouta-t'il. Celles qui choquent l'honêteté n'y sont point admises, répondit la *Silphide*. Tout est pur dans un Séjour que

fréquentent les *Salamandres*. Mais il me reste encore une chose à vous apprendre, continua-t-elle ; *Mercur* n'est pas seulement fait pour recevoir les diverses imaginations des Hommes ; il a encore une autre destination. Ce Pais charmant est le Paradis, ou les Champs Elizées des *Poetes*, des *Musiciens*, des *Peintres*, des *Philosophes à Systèmes*, des *Faiseurs d'Historiettes* & de *Romans*, des *Conquérans*, & enfin des *Alchimistes*. C'est là que viennent se rendre leurs Ames, après leur mort. Ce Séjour est d'autant plus flateur pour elles, qu'il n'est pas impossible d'en sortir quand on s'y ennuit. Il se tient tous les dix ans une Assemblée générale de *Silphes* & de *Salamandres* ; toutes les Ames qui regrettent la Vie, peuvent demander de revenir dans le Monde que vous habitez. Pour y parvenir ; elles sont obligées d'exposer fidèlement quelles ont été leurs inclinations, leur caractère, leurs occupations, & on leur permet de revivre à de certaines conditions qu'elles peuvent rejeter ou accepter. Rien n'est plus curieux que cette Assemblée, ajouta-t-elle, c'est un Spectacle que je veux vous donner. Très volontiers, répondit *Oromafis*, je suis toujours prêt à vous suivre ; mais se tiendra-telle bientôt ? Dans quatre mois, treize jours, dix-huit heures, cinquante-six minutes, quarante-quatre secondes, ré-

pondit-elle ; mais en attendant cet amusement, je puis vous en procurer d'autres, ajouta-t-elle d'un air complaisant.

Je viens de passer par ****. La beauté de la Saison & la fraîcheur du soir a fait fortir tout le monde, pour goûter le plaisir de la Promenade ; j'en ai remarqué une fort brillante ; si vous y consentez, nous nous y transporterons tout à l'heure. Je vous ferai remarquer les Personages les plus singuliers ; je vous instruirai du sujet de leur Conversation, je vous apprendrai même ce qu'ils pensent, & quel est leur caractère.

À peine *Oromafis* eût-il accepté cette agréable proposition, qu'ils se trouvèrent sur une des plus belles Promenades de ****. On étoit pour lors à la fin du Mois de Mai, il faisoit un tems calme & frais, capable d'adoucir les Esprits les plus farouches & de les porter à la gaieté. Le Soleil prêt à quitter l'Horison, s'étoit discrètement envelopé d'un Nuage, qu'il se plaisoit à varier des plus éclatantes couleurs. L'Or, l'Argent, la Pourpre, l'Azur, l'Incarnat, l'Amarante, étoient prodigués ; mais le Spectacle qu'offroit la Promenade n'étoit pas moins ravissant. Les Étoiles les plus brillantes recevoient un nouveau lustre des Beautez qui avoient voulu s'en parer ; enfin il sembloit que le Ciel & la Terre se fussent fait un défi, & les Specta-

teurs charmés n'osoient décider lequel des deux l'emportoit.

Arrêtons nous ici, dit la *Silphide*, vous savez que je suis invisible pour tout autre que pour vous. Començons nos Observations par cet Home, que voila seul : C'est un savant, un Esprit profond, qui n'est que pour quelque jours dans cette Ville, où il a pris naissance. Ses Parens lui avoient laissé un Bien suffisant pour mener une vie tranquille ; mais le Démon de la Gloire, qui s'est emparé de lui l'a conduit à *Paris*, l'a livré entre les mains d'un Libraire, qui lui a fait changer la moitié de son Bien en une nombreuse Bibliotheque. Il a passé six ans à étudier, pour se mettre en état de faire un Livre, qui lui a tant couté en frais d'impression, qu'il n'a pas rétirés la moitié de ce qui lui restoit. Il travaille actuellement à un autre Ouvrage, qui va le conduire à l'Hôpital. Je ne puis m'empêcher de le plaindre, dit *Oromassis*, sa manie est çelle d'un infinité d'honêtes Gens. Il est d'autant plus malheureux, interrompit la *Silphide*, que ses Ouvrages sont très bons dans le fond, il ne pêche que par le stile. Pour vouloir être concis, il est obscur, voila son seul défaut. Ses Amis l'en avertissent en vain, il ne lui est pas possible de s'en corriger. En voulez vous savoir la raison ? C'est que dans une

première vie , il a habité le Corps d'un Avocat , qui s'est enrichi à force d'être difus.

Le jeune Home , qui vient de l'aborder est dans la joie la plus vive ; il sort de son Cabinet , où il vient de finir , par cinq ou six Épigrammes , la seconde Scène du IVme Acte d'une Tragédie , qu'il a entrepris uniquement pour le produit ; car il ne se croit pas encore assez habile pour amasser des Lauriers ; mais il a besoin d'argent pour aller à Paris apprendre le bon ton dans les Cafés , & devenir Home de Belles-Lettres , dans toutes les règles. Il s'informe de ce Savant comment un jeune Auteur , qui veut faire jouer une Pièce de sa façon , doit s'y prendre avec les Comédiens.

Voiez vous plus loin ces trois Politiques , occupez fort sérieusement à réformer Etat. L'un est un Marchand , que le Jeu & le Luxe de la Femme vont bien ôt réduire à la nécessité de faire Banqueroute. L'autre est un Magistrat , qui vient de vendre une fort belle Terre , pour faire bâtir une Maison de Campagne : Le troisième est le Père d'un Libertin , qui mange d'avance sa Succession.

Cet Home brodé , qui marche après , est un riche Financier , & l'Eclésiastique avec qui il est en Conversation , est le Curé d'une Paroisse , dont il est Seigneur. Ce premier médite , depuis dix ans de se retirer à la

Campagne, pour penser à son Salut. Il y en a plus de quinze, que le Curé se propose de jour en jour de se retirer à la Ville pour se reposer. Le Seigneur vante à son Curé les agréments de la Vie champêtre, & le Curé exagère les charmes de la Ville.

Voici un peu plus loin deux Hommes bien embarrassés & qui ne disent pas ce qu'ils pensent. Le premier, de notre côté, est un jeune Homme, qui a fait de certaines dépenses, qu'il ne trouve pas à propos que sa Femme sache; il voudroit bien trouver Mille Ecus à emprunter. L'autre est un vieux Avare, qui voudroit placer la même Somme, à l'insti de ses Parens, à qui il fait entendre qu'il est dans l'indigence. Celui-ci a peur de mal placer son Argent, & l'autre de n'en pas trouver.

Quel est celui qui les suit? interrompit *Aromasis*. C'est encore un jeune Mari, reparti la *Silphide*. Sa destinée est singulière. Il vient d'épouser une vieille Dévote, qui lui a fait sa fortune. Les uns l'ont loué d'avoir pris ce parti; d'autres l'ont blâmé; mais ces derniers ne savent pas, qu'ils n'est revenu dans ce Monde qu'à cette condition, parce que dans une première Vie, il a mangé son Bien, en épousant un jeune & aimable Comédienne.

Regardez, je vous prie, ce Conseiller qui veut apprendre à ce Marchand de Chevaux à conoitre leurs défauts, parce qu'il a là ce matin le *Parfait Maréchal*.

Voulez vous voir quatre jeunes gens dégoutés du monde ? Jetez la vûe là bas sous les Arbres : Vous y voilà. Le premier est un Poète mécontent du Public , qui refuse absolument de l'admirer. Le second est un Auteur , qui revient de *Paris* , sans avoir pû trouver un Imprimeur assez complaisant , pour se charger de faire voir le jour à une petite Historiette fort plate , de sa composition. Le troisiéme est le Fils d'un Avare ; le quatrième un Indolent , à qui ses Parens veulent faire prendre une Profession. Ils projettent de se retirer à la Campagne , & de doner un Ouvrage périodique , qui aura pour titre , *Loisirs des quatre Philosophes Solitaires*. L'Auteur doit fronder l'insolence & l'avarice des Imprimeurs ; le Poète veut écrire contre le mauvais goût du Siécle ; le Fils de l'Avare , sur l'abus du Pouvoir paternel , & l'Indolent veut faire l'Eloge de la Paresse.

Voici tout proche d'eux la Femme d'un Médecin très médisante. Ceux qui marchent après sont dans l'embarras de décider lequel ils aimeroient mieux , de tomber entre les mains du Mari , ou de la Femme ?

Cet Home habillé de Drap de Silésie , est un Etranger ; qui cherche en lui même les moiens de tromper un Marchand de cette Ville , afin d'avoir sa Fille ; & voilà plus loin ce Marchand , qui médite une Banque-

route, afin de pouvoir donner à sa Fille vingt mille Ecus, qu'il a promis véritablement à ceux qui lui ont parlé de cet Etranger come d'un Parti fort avantageux.

Etes vous curieux de voir un *Alchimiste*, qui croit avoir bientôt trouvé la *Pierre Philofo- phale*? Regardez ce grand Home sec & blême.

Ce Cavalier, qui salue ces deux Dames en passant, fait fort bien sa cour à cette grande Brune, que voila à côté de lui. Il lui fait accroire, qu'un Chimiste de ses Amis a trouvé un Elixir, qui blanchit merveilleusement la peau.

Dans la même Compagnie est le Fils d'un riche Comerçant, qui vient d'acheter une Charge de Secrétaire du Roi. Il demandoit hier, avant que de louer une Pièce de Vers, qu'on venoit de lui lire, si l'Auteur étoit Gentilhomme?

Apprenez moi, je vous prie, demanda *Oromasis*, quel est ce Jeune-Home, que cette Dame paroît regarder avec complaisance? C'est un Médecin, répondit la *Silphide*, qui doit faire une fortune considérable dans cette Profession, parce que dans une première Vie il a été Capitaine de Cavalerie, & s'est ruiné à la Guerre à cause de quelques Vers assez jolis qu'il a faits dans ses momens de loisir: Il a été reçu dans la Planète de *Mercur*e. A l'Assemblée générale il s'est plaint amèrement.

de l'Injustice du sort : J'ai défait ma Patrie d'un nombre infini d'Ennemis , a-t-il dit entr'autres choses , & pour toute récompense je n'ai trouvé à mon retour, que la plus triste indigence. Le *Salamandre*, qui présidoit, voulant rendre le contrat parfait, a ordonné qu'il n'aitroit pour être Médecin, & en même tems à comis un *Silphe* pour travailler à lui faire une haute réputation. Je serois assez curieux de favoiz, dit alors *Oromafis*, quels moiens il emploiera pour en venir à bout. Bon, répondit la *Silphide*, rien de plus aisé : Ce jeune Médecin, est, come vous le voiez, d'une figure aimable. Une Dame de considération qui ne fera guères malade, & qui croira l'être beaucoup, doit bientôt le faire apeller, il la guèrira ; l'obligation qu'elle croira lui avoir Pintèressera en sa faveur ; la bone mine du jeune *Esculape*, donera de la vivacité au zèle de sa Malade. De retour à *Paris*, où elle fait son séjour ordinaire, elle le vantera à toutes ses Conoissances ; on le fera venir ; il sera goûté. Sa fortune deviendra pour lors son affaire ; le *Silphe* doit l'abandonner à lui même.

Ce *Salamandre* étoit plaisant, continua la *Silphide* ; je ne finirois point, si je vous rapportois tous les jugemens singuliers, & si l'on ose parler ainsi, épigramatiques, qu'il a portez. *Lucillus*, ce voluptueux Romain, ayant entendu vanter la délicatesse & le ra-

finement de la *Cuisine Françoise*, demanda à revenir pour en juger lui même. Devincz où il l'envoia ? Sans doute, répondit *Oromasis*, dans le Corps pesant & matériel de quelque gros Bénéficier, ou de quelque Home de la vieille Finance. Point du tout, reprit-elle ; mais dans le Corps d'un Maître d'Hôtel. *Ménélas*, dans la même Assemblée, demanda à revivre ; il le lui permit, à condition, qu'il deviendrait amoureux d'une Fille d'Opéra, jusques à l'épouser, pour le punir de la folie d'avoir couru après la Femme, à la tête de toute la *Grèce*. *Helene* qui avoit été, par sa coquetterie, la cause de tant de maux, fût condanée à revenir pour être la sixième Fille d'un Gentilhomme Campagnard, qui auroit des Fils à soutenir à la Guerre.

Considérez, continua sur le champ la *Silphide*, sans laisser au Philosophe le tems de répondre ; considérez cette Demoiselle, déjà surannée, qui regarde les Passans avec tant d'attention ; elle passe les nuits à rêver, & le jour à deviner ce que ses Rêves signifient. Pour savoir comment elle passera la journée, il faut lui demander ; Quels songes avez vous fait cette nuit ? Ils décident de son humeur. Elle en a fait un, il y a environ huit jours, qui signifie, suivant son interprétation, qu'elle se mariera dans peu ; mais elle ne fait point à qui, & c'est ce qui l'embarasse.

Ces deux Homes , que vous voiez ensemble , après cette Rêveuse , sont bien mal assortis. C'est un *Antiquaire* & un *Fleuriste*. Celui-ci s'est emparé du premier, pour lui détailler les beautez miraculeuses de ses *Tulipes* & de ses *Renoncules*. L'Antiquaire , qui a la tête remplie de l'explication d'une Médaille du tems de *Caracalla* , peste contre l'importun , & traite de fadaïse tout ce qu'il lui compte à la gloire de ses Fleurs.

Voici sur ce Banc vis à vis de nous une Femme qui s'ennuie beaucoup. La Conversation est pourtant assez animée , répondit *Oromasis* , si l'on en juge par les gestes que ce petit Home fait en parlant. Il est vrai , repartit la *Silphide* ; mais cette Dame n'y prend aucune part. C'est une Dissertation sur le plaisir , & selon elle , il vaut bien mieux le sentir , que de perdre le tems à le définir.

Cette jeune Personne , qui rit de si bon cœur est menacée de vivre & de mourir Fille. Pourquoi cela , demanda le Philosophe ? C'est répondit la *Silphide* , qu'elle ne veut se marier qu'à un Home sans fatuité.

Ce grand Home , au milieu de ces deux petits , est un Avocat , qui compte tout les Procès qu'il a fait gagner ; & voilà plus loin, son Confrère qui compte tous ceux qu'il a fait perdre. Considérez ce Garçon habillé de brun , qui vient vers nous ; c'est un Domestique. Il ne se doute nullement qu'il est bon

Gentilhomme. Il a été changé en Nourice, & passe pour le Fils d'un Païan. Cette pénitence lui a été imposée, parce que dans une première Vie, il se croioit le Fils d'un Homme de considération, & qu'il s'étoit rendu insupportable à tout le monde, par sa fierté, son arrogance & ses hauteurs. Il a été bien surpris, quand après sa mort, on lui a fait conoitre, qu'il n'étoit que le Fils du Valet de Chambre de sa Mère.

Voilà deux jeunes gens sur le point de s'épouser qui ont des idées bien différentes. Le jeune Homme est absolu & intéressé; il ne se marie que pour grossir son Revenu, & compte exercer dans son Ménage un pouvoir despotique. La Demoiselle est fort haute; elle aime le plaisir & la dépense, & ne songe, en se mariant, qu'à se soustraire à l'Autorité d'un Père & d'une Mère œconomes.

Celui qui vient d'arrêter ces Dames est un Personage singulier; il fait des dépenses considérables pour se donner la réputation de fin Connoisseur, & n'a réussi qu'à se donner un ridicule. Il arriva hier à une Vente; on croioit un Tableau à cinq livres; Qu'est ce qu'on vend là, s'écria-t-il d'un ton de supériorité insolente? C'est un Tableau, je crois. Mais voions le donc. On le lui montre: Allons, dit-il, en haussant les épaules, & sans presque le regarder, A dix Ecus. Personne, come

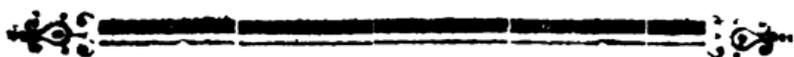
bien vous pensez, ne s'est avisé de mettre sur son enchère. Je gagne au moins Dix Pistoles, de ce qu'il n'y a point de Conquifseur, a-t-il ajouté en le recevant. Va-t-il a quelques Ventes de Livres? Ne croiez pas qu'il s'amuse à regarder des Volumes bien reliez; mais s'il voit quelque Bouquin, à moitié rongé des Rats ou des Vers, c'est à celui-là qu'il court.

Je ne vous ai montré jusqu'ici que des Gens assez ridicules, continua la *Silphide*, mais je veux vous en faire voir de raisonnables. Regardez à droite ces trois Persones, qui se reposent; le premier est un Philosophe très aimable; il est avec sa Femme & un jeune Anglois, qui est son Ami particulier. Un Silphe de ma conoissance m'a compté, il y a quelques jours, leur Histoire; elle est assez intéressante; je vous la raconterai, quand il vous plaira. *Oromasis* marqua qu'il seroit bien aise de l'entendre. Si elle nous parvient, nous la donnerons aussi à nos Lecteurs.



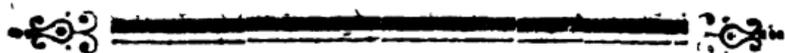
VERS sur Mrs. DE VOLTAIRE, &
DE MAUPERTUIS.

CHacun, à ses Talens doit borner la mesure,
Essaier d'en sortir; c'est vouloir s'égarer;
Voltaire fût créé pour peindre la Nature
Maupertuis pour la mesurer.



LE CENSEUR A LA MODE.

CLERON, Censeur très salutaire,
 Ne veut point être censuré,
 Et fait come nôtre Curé,
 Qui prêche bien, & veut mal faire.



CONSTANTINOPLE est le mot du Logogriphe de *juillet*; & OISEAU celui de l'Enigme d'*Août*.

E N I G M E.

QUI fait si, morts ou vifs, nous sortons de nos
 Mères?
 Avant que d'être nés, nous sommes au Berceau;
 Mais plutôt en naissant, nous entrons au Tombeau;
 Où l'on fait par un Art animer nos Artères.
 Souvent l'Homme fait naître, & fait mourir nos Frères.
 Par nos propres Arrêts, nous montons au Poëau;
 Cependant on nous fait périr par le Couteau:
 Ainsi les mêmes sont nos Meurtriers, nos Pères,
 Nous sommes dans la Nuit, de fort justes Quadrans.
 Souvent nous nous trouvons à la Table des Grands,
 Et nous nous dépouillons souvent au Lit des Dames.
 Quand nous naissons, on chante; & quand nous
 sommes morts,
 On fait un Feu de joie; & là, parmi les Flames,
 Tout à la fois on noie & l'on brûle nos Corps.

T A B L E.

<i>Second Discours sur la Fluterie.</i>	243
<i>Lettre à l'Auteur de l'Examen de la Version du Ps. LVIII.</i>	265
<i>Suite de l'Examen des Idées philosophiques de Mr. De Voltaire.</i>	276
<i>L'Homme, Allégorie.</i>	323
<i>Reponse à l'Auteur de la Difficulté proposée aux Métaphisiciens.</i>	329
<i>Séance de l'Acad. Royale de Chirurgie de Paris.</i>	337
<i>—— de l'Acad. Royale des Sciences de Nîmes.</i>	342
<i>—— de l'Acad. de Besançon.</i>	344
<i>Lettre d'une Dame aux Editeurs.</i>	346
<i>Le Triomphe de la Fidélité, Drame Pastoral, par la Princesse Royale de Saxe.</i>	349
<i>L'Orphelin de la Chine, Nouv. Tragédie de M. De Voltaire.</i>	355
<i>Stances de Melle. de L. à son Amant.</i>	357
<i>Dépit sur l'Inconstance, Bouts rimés.</i>	360
<i>Musette.</i>	360
<i>La Promenade de Province, Nouvelle.</i>	361
<i>Vers sur Mrs. de Voltaire, & de Maupertuis.</i>	376
<i>Le Censeur à la Mode.</i>	377
<i>Enigme.</i>	377

ERRATA de Juillet.

P. 59. lig. 5. *restractions*, *lisés*, *réfractions*.

ERRATA d'Août.

P. 144. lig. ant. pen. *diffère*, *lisés*, *infère*.

154. lig. 7. il y a *matière*, *lisés*, il y a de la *matière*.

lig. 28. *penétrent*, *lisés*, *penétrèrent*.

191. lig. 12. son feu & ses graces, *lisés*, le feu &
les graces.

201. lig. 18. *envieux*, *lisés*, *curieux*,